



Du même auteur,  
chez le même éditeur

Ma vie dans la supérette - *Micro-fictions*, à paraître

MICRO-FICTIONS  
CORÉENNES



Cours papa, cours !



KIM Ae-ran

# COURS PAPA, COURS !

*Micro-fictions*

Traduit du coréen par Kim Hye-gyeong  
et Jean-Claude de Crescenzo

 Decrescenzo  
éditeurs

241, Chemin Saint-François-13710 Fuveau

Ouvrage traduit et publié avec le concours du  
Literature Translation Institute of Korea

Titre original : *Dalyeora, abi*

© Changbi, 2005

© Decrescenzo Éditeurs  
pour la traduction française

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à consulter notre site  
[www.decrecenzo-editeurs.com](http://www.decrecenzo-editeurs.com)

La couverture de *Cours papa, cours !*  
a été créée par Thomas Gillant





Cette année-là, lorsque Kim Ae-ran reçoit le prix Hankook Ilbo Literary Award, d'aucuns la jugent trop jeune pour recevoir un prix aussi prestigieux. Nous sommes en 2005, Kim Ae-ran a 25 ans et la critique salue unanimement la parution de son premier recueil de nouvelles *Cours Papa, cours !* Dès lors, Kim Ae-ran va occuper, parmi les jeunes auteurs, une place de premier plan. Dans ce recueil, la description qu'elle fait de la Corée contemporaine bouleverse la thématique des relations familiales, jusqu'ici portée par la littérature réaliste.

Les relations familiales ont toujours occupé un rang déterminant dans la philosophie et dans la vie quotidienne en Corée, depuis plus de mille ans, et plus encore durant le dernier siècle où la Corée a vécu des années sombres -occupation japonaise, guerre civile, partition du pays, dictature militaire. Durant cette dernière période, paradoxalement, la Corée va connaître le développement économique qu'on lui reconnaît aujourd'hui, mais les traces de cet effort sans précédent restent visibles parmi la population aujourd'hui encore.

Dans un tel contexte, la famille occupera une place fondamentale, bastion, refuge et dernier lieu d'une socialisation sans contraintes extérieures. Envers la guerre ou la dictature, la famille constitue un point d'ancrage qui s'oppose à la dérive, au désarroi consécutif aux années de malheur. Et quand sonnera l'heure d'une mise au pas du pays, avec un développement industriel jamais vu jusqu'ici, c'est encore la famille qui jouera

son rôle d'amortisseur social. Des heures de travail à n'en plus finir, des libertés restreintes et parallèlement, des conditions de vie qui changent peu à peu, un pays qui se porte, au moins en apparence, mieux. Nous sommes dans les années 80/90, durant lesquelles Kim Ae-ran naît.

La dictature militaire, après un dernier soubresaut meurtrier en 1980, va céder le pas à une démocratie balbutiante; et la Corée de se découvrir une nouvelle pulsion de vie. Dans le tourbillon qui va suivre, où l'économie et la consommation vont dominer et l'individualisme monter, la famille va s'en retrouver ébranlée, disjointe, recomposée. La place dominante du père, issue de la tradition confucianiste va s'affaiblir, sous la poussée conjuguée des nouveaux modes de vie et de l'effritement (bien qu'encore dominant) du modèle social coréen.

Au style concis, incisif, (Kim Ae-ran avoue son goût du langage poétique, que nous respecterons dans la présente traduction) s'ajoute un humour présent à chaque page. Dans les micro-fictions de Kim Ae-ran, le père est toujours absent, même lorsqu'il est présent, occupé à courir vers on ne sait où, vers on ne sait quoi (*Cours papa, cours !*) ; un père en échec permanent, source de conflits et de malheurs, contraint de demander l'hospitalité à sa fille (*Les secrets de l'insomnie*), incapable de porter un regard lucide sur l'éducation de ses enfants (*Le bâton sauteur*) ni à croire dans le talent de son fils (*Le poisson de papier*) et qui ira jusqu'à « l'oublier » dans un square (*Un signe d'affection*). Pas de doute, chez Kim Ae-ran, les parents sont à l'origine des traumatismes de l'enfant. Mais aucune rancœur n'est présente, aucune acrimonie et moins encore, un désir de faire payer aux parents le tribut. Tout au contraire. Souvent dépeints dans une situation ridicule, immatures, incompétents jusqu'à l'excès, les parents sont tenus à distance par un humour féroce autant que jouissif.

L'idéalisation, notamment envers les parents, phase essentielle de la constitution du Sujet est ici mise à mal. Nul crédit accordé à ce père qui court en short fluo ou qui s'évade sur une tondeuse, et nul crédit à cette mère qui conduit saoule la nuit et prend deux pilules contraceptives par jour. Par procédé de conversion, la narratrice porte un regard plein d'humanité, d'une bienveillance sans pareil. Sous l'ironie et le trait mordant se dissimule une véritable tendresse pour ces parents déboussolés dans une Corée qui n'en finit pas de changer. Ici, la douleur se partage et celle des enfants vaut bien celle des parents. Et se partage aussi cette difficulté à trouver des repères dans un pays qui a accompli une mutation sans précédent en aussi peu de temps. La Corée est passée du Moyen-âge à la modernisation en à peine 40 ans.

Ce premier recueil de Micro-fictions sera suivi d'un autre dans lequel Kim Ae-ran met son talent au service de thèmes qui montrent chez elle tout l'art de la narration brève et qui a fait dire à un critique littéraire qu'elle « révolutionnait la grammaire des courts récits ».

*Kim Ae-ran est née à Incheon (Corée du Sud) en 1980. Ses débuts littéraires datent de 2003, année où elle a obtenu le prix Daesan de littérature attribué aux jeunes auteurs pour sa nouvelle « La porte du silence ». Elle a publié deux recueils de nouvelles, Cours papa, cours (2005) et L'eau à la bouche (2007). En 2005, elle a reçu le 38<sup>ème</sup> prix Hankook Ilbo Literary Award, et en juin 2008, le prix Lee Hyo-seok pour la nouvelle « Le couteau de ma mère ». Elle publie régulièrement des nouvelles dans les revues littéraires et dans les quotidiens.*

Kim Hye-gyeong et Jean-Claude de Crescenzo



## TABLE

Cours papa, cours ! .....	17
Le bâton sauteur.....	37
Les secrets de l'insomnie .....	61
Le poisson de papier.....	85
Un signe d'affection.....	113
GLOSSAIRE .....	135



COURS PAPA, COURS !



Lorsque j'étais fœtus, mon propre utérus plus petit qu'une graine, je pleurais souvent par peur de l'obscurité autour de moi. À cette époque, j'étais minuscule avec un corps fripé et un tout petit cœur qui battait la chamade. Un temps où, privée du langage, je n'avais ni passé ni futur.

Ma mère avait alors annoncé qu'une carcasse qui ne savait parler était venue au monde comme une lettre à la poste. Elle avait accouché sans l'aide de personne, dans un étroit studio à l'entresol d'un immeuble. C'était un jour d'été et le soleil, brillant comme du papier de verre, s'infiltrait sans retenue dans la pièce. Le haut du corps seul vêtu, ma mère gigotait, couchée à même le sol de la chambre, serrant une paire de ciseaux au lieu d'une main secourable à ses côtés. Par la fenêtre, on apercevait les jambes des badauds aller et venir dans la rue, et lorsque l'idée de mourir la prenait, elle labourait le sol à coups de ciseaux. Quelques heures plus tard, plutôt que de mettre fin à ses jours, elle coupa le cordon ombilical avec ces mêmes ciseaux. Ainsi lâchée dans le monde, je n'entendis plus les battements du cœur de maman et, dans le silence qui suivit, je me crus devenue sourde.

La première lumière que je découvris dans ma vie occupait l'exacte surface du soupirail. Je compris alors que la lumière nous vient de l'extérieur.

Je ne me souviens pas où était mon père lorsque je naquis. Il était toujours quelque part, mais ce quelque

part n'était jamais chez nous. D'ordinaire, il rentrait tard ou bien ne rentrait pas. Cœur palpitant contre cœur palpitant, maman et moi restions dans les bras l'une de l'autre. De sa grande main, elle frictionnait régulièrement mon visage et bien que je fusse toute nue, je gardais l'air sérieux. Ignorant comment lui prouver mon amour, je grimaçais à tout bout de champ. Je découvris rapidement que plus je fronçais mon visage tout plissé, plus maman riait. Je compris que s'aimer, ce n'était sans doute pas rire ensemble mais rire aux dépens de l'autre.

Ma mère endormie, je me sentais seule. Dans ce monde devenu désert, un rayon de soleil semblait posé à l'autre bout de la pièce comme la lettre reçue d'un ancien amant resté courtois. La courtoisie, c'était la première forme de désagrément que je ressentais à l'égard de ce monde. À défaut de poches où y fourrer mes mains, je serrais les poings.

\*

Chaque fois que j'imagine papa, la même scène, obsédante, me revient à l'esprit. Mon père court avec fougue en direction de nulle part. Vêtu d'un bermuda rose fluo, il a les jambes maigres et poilues. Le buste droit, les genoux haut levés, il a cet air grotesque d'un fonctionnaire respectant à la lettre un règlement tombé dans l'oubli. Tel que je me le représente, ce père court depuis une dizaine d'années avec la même constance et la même expression sur le visage. Il rit et découvre des dents jaunies, dans une trogne rougeaude sur laquelle il lui a été collé, à dessein on dirait, un portrait raté.

À l'instar des sportifs, mon père a parfois l'air grotesque. J'éprouve toujours une vive honte dans un jardin public quand un homme, sans motif apparent, cogne son ventre contre le tronc d'un pin ou quand une

femme marche en battant des mains. Enthousiastes et appliqués, ils paient du ridicule le maintien de leur bonne santé.

Je n'ai jamais vu mon père courir. En réalité, dans mon esprit il court encore et encore. Sans doute, ai-je été influencée par une anecdote racontée jadis par maman. La première fois que j'entendis cette histoire, maman frottait avec fougue un linge encore plein de mousse sur une planche à laver tenue entre ses cuisses. Tandis qu'elle faisait la lessive, elle respirait bruyamment, comme si elle avait été suffoquée par la colère.

Maman m'avait confié que papa n'a jamais couru pour elle. Ni le jour où elle lui avait proposé de se séparer, ni le jour où elle avait avoué avoir besoin de lui ; pas plus qu'il n'avait accouru le jour de ma naissance. Les gens considéraient mon père comme un homme raffiné tandis que ma mère le tenait pour un imbécile. Si elle se proposait de l'attendre à telle date, à coup sûr, il arrivait le lendemain. Et dans son retard, il se présentait à maman, l'air amaigri. La mine contrite de cet incorrigible retardataire amenait, sans jamais y déroger, ma mère à plaisanter pour le détendre. Son mari ne donnait aucune excuse, mais ne fanfaronnait pas non plus. Candidement, il réapparaissait, les lèvres desséchées et le visage tanné. J'avais dans l'idée qu'il devait craindre de se faire houspiller. Il était si chagriné, si désireux de se faire pardonner qu'il s'empêtrait dans des situations au sortir desquelles, il n'en était que plus désolé encore. Puis, abandonnant l'emploi de mari navré, il optait pour le rôle du méchant plutôt que pour le rôle du nigaud. Je ne pense pas que mon père au cœur si plein de bonté voulait faire preuve de méchanceté. Mais bien qu'il fût coupable, c'est lui qui rendait ma mère méchante, sans même s'en apercevoir. Aujourd'hui encore, je pense que

l'être le plus mauvais au monde est plus souvent pathétique que méchant. J'ignore quel genre de personnage était mon père. Il n'a laissé derrière lui que des traces éparses. Et s'il suffit de quelques faits pour témoigner d'une personnalité, alors il est à craindre que mon père fût détestable, bien qu'il restât un inconnu à mes yeux. Le plus remarquable, lui d'ordinaire si indolent, c'est qu'il ait couru au moins une fois à perdre haleine. Ce fut quelques mois après qu'il vint à Séoul dans l'intention d'y travailler.

Il avait été embauché dans une fabrique de meubles. Quitter son village natal pour gagner sa vie pouvait passer pour surprenant à cette époque-là, mais en réalité il avait imité bon nombre de ses congénères. De temps à autre, mon père et ma mère s'échangeaient des lettres. Parti seul pour Séoul, c'est mon père qui écrivait le plus souvent car ma mère était bien trop en colère contre lui. Un jour, maman débarqua dans la chambre qu'il louait. À l'issue d'une querelle mémorable avec son père avec qui elle ne s'entendait plus du tout, elle avait pris son courage à deux mains et fui la demeure familiale. Munie de l'adresse de mon père griffonnée au dos d'une enveloppe, elle avait déniché, après bien des tâtonnements, la chambre de location au milieu d'un labyrinthe de ruelles. N'ayant nulle part où se loger, elle avait l'intention d'habiter chez lui quelques jours seulement. Mais l'intention de mon père ne ressemblait nullement à celle de ma mère. À peine était-elle arrivée à Séoul que papa ne cessait de lui déclarer sa flamme. Bien que chacun restât dans son coin, on peut comprendre l'attitude d'un jeune homme au sang chaud qui côtoie jour et nuit une jeune fille. Tour à tour, il se montra irrité, vantard ou suppliant. Au bout de quelques jours, celle qui n'était alors que sa petite amie le prit en pitié, sans se douter ce jour-là qu'elle aurait à

le supporter toute une vie. Finalement, elle succomba. Mais à la condition d'aller sur le champ acheter une pilule contraceptive.

C'est depuis ce jour que papa court. Comme un dératé, il avait dévalé les pentes du quartier populaire où il habitait, pour rejoindre une pharmacie du centre-ville. Le visage aussi empourpré que s'il réprimait une envie d'uriner, il riait à gorge déployée, au point de déclencher sur son passage, les aboiements d'un chien apeuré, bientôt imité par les autres chiens du quartier. Il courait encore et encore. Plus rapide que le vent, le visage en feu, ses longs cheveux en bataille, franchissant les marches d'escaliers, il fendait les ténèbres. Il courait si vite qu'il finit par trébucher sur des briquettes de charbon consommées et oubliées là, au milieu de la route. Couvert de cendres, il s'était relevé prestement et avait couru à nouveau à perdre haleine, sans bien savoir où le menait cette course.

...Avait-il déjà couru aussi vite une seule fois dans sa vie ? Lorsque j'imagine mon père quitter à la hâte ce bidonville en rêvant d'êtreindre maman, j'ai envie de crier à ce père qui ni ne voit ni n'entend : « Papa, tu cours bien mieux que tu en as l'air ! ».

Maman me dit que dans sa précipitation, il oublia de se renseigner sur le mode d'emploi de la pilule. Quand elle demanda à papa, cendré jusqu'aux cheveux, combien il fallait prendre de pilules, il se gratta la tête et hasarda une réponse :

— Je crois me souvenir qu'il faut en prendre deux...

Elle me confia avoir pris deux pilules par jour plusieurs mois durant. Elle ajouta qu'elle doutait de la posologie car pendant cette période elle ressentait des nausées et des troubles de la vision. Suivant la prescription d'un pharmacien elle en prit une seule, mais au

cours d'une toilette intime au clair de lune, l'eau était si froide qu'elle oublia de prendre le contraceptif quotidien. De sorte qu'elle fut enceinte ; son ventre enflait et son homme blâmait chaque jour un peu plus, au point qu'il la quitta la veille de ma naissance, pour ne plus jamais la revoir.

De tout temps et en tous lieux, la course à pied est un des sports les plus appréciés. C'est un sport complet, un genre constitué de marche et de vitesse qui permet d'accroître l'endurance cardio-pulmonaire en stimulant adroitement les organes concernés. En outre, la course n'exige ni technique particulière ni vitesse ni conditions de terrain ou de climat. Elle suppose d'avoir surtout une grande résistance. C'est tout ce que j'en sais. J'ignore toutefois pour quelle raison celui qui m'a délaissée court obstinément, pas plus que je ne sais m'y résigner.

Mon père nous a abandonnées pour courir. J'ai adopté cette version. Il n'était pas parti pour la guerre ou pour une autre femme ou encore pour installer un oléoduc dans un désert inconnu. Mais le plus inquiétant était qu'il n'avait pas emporté sa montre.

Je n'ai pas de père. Plus précisément, il n'est pas là, auprès de moi. Il court. Je le vois en bermuda fluo en provenance de Fukuoka, traverser l'île de Bornéo et se diriger vers l'Observatoire astronomique de Greenwich. Je le vois contourner la patte gauche du Sphinx, aller aux toilettes du 110<sup>e</sup> étage de l'Empire States Building et franchir la chaîne de Guadarama dans la péninsule ibérique. Je pourrais le reconnaître, même dans l'obscurité des ténèbres, tant son short flamboie. Papa courait. Mais personne ne l'applaudissait.

Ma mère m'a élevée en plaisantant. Avec deux doigts qu'on eût dit empreints d'un humour contagieux, elle redressait ma nuque voûtée par la mélancolie. Parfois, son humour était sacrément vulgaire, surtout lorsque je l'interrogeais à propos de mon père. Parler du père n'était ni un sujet tabou ni un sujet capital, de sorte que nous l'évoquions rarement entre nous. Pourtant maman laissait quelquefois transparaître sa contrariété. Elle s'exclamait alors :

— Tu te rends compte combien de fois je t'ai parlé de ton père ?

Je me recroquevillais et j'acquiesçais :

— Alji<sup>1</sup>...

Ma mère gloussait et, désinvolte, répliquait :

— Alji, signifie un zizi sans poil.

Dès lors, dans mon esprit, j'associais connaissance et obscénité.

Héritage précieux, maman m'avait appris à ne pas m'apitoyer sur mon sort. Elle n'avait jamais eu la moindre compassion à mon égard. Et je lui en étais reconnaissante. Je comprenais. En général, celui qui vous demande si vous allez bien n'interroge en réalité que lui-même. La relation entre ma mère et moi n'était fondée ni sur la bienveillance ni sur la compréhension, mais plutôt sur la dignité, une dignité comparable à ceux qui dans le train ne peuvent s'offrir qu'un billet pour voyager debout.

Quand je la questionnais sur la sexualité, elle m'apportait des réponses extraordinaires. À cause d'un père

---

1. En coréen, forme du verbe Savoir/Connaître (Alda) pour marquer l'acquiescement : Bien sûr, je sais...

absent de la maison, ma curiosité en était d'autant plus vive. Un jour, alors que je voyais un homme boiter à la suite d'un accident de la route, je demandais à ma mère :

— Comment peut-il faire l'amour ce monsieur-là ?

Elle me fusilla du regard et répliqua d'un ton cassant :

— Ah parce qu'on fait ça avec le pied ?

Alors que mes seins d'adolescente commençaient à se développer, loin de s'en inquiéter, elle n'omettait jamais de me taquiner. Elle faisait semblant de me tenir par le bras, mais en réalité elle m'effleurait la poitrine de son coude, à petits coups répétés, *kuk'kuk*. Je m'enfuyais toujours en hurlant, mais la légère sensation de brûlure ne me déplaisait pas.

Il y avait ici bas, une autre personne à part moi qui connaissait le charme de ma mère. Il s'agissait de mon grand-père qui, jusqu'à la fin de sa vie, ne s'entendit pas très bien avec sa fille. Il n'y a pas grand chose de lui dont je me souviens. À moi qui n'avais pas de père, il n'adressait jamais la parole, et passait son temps à médire en toute circonstance de sa fille. J'étais charmée par la beauté de mon grand-père mais il ne me câlinait pas ni ne me réprimandait. J'étais sans doute trop menue pour être visible à ses yeux. Un jour, enfin, il m'adressa la parole. Ce jour-là, sous l'emprise d'une infusion de fleurs de pavot, il était euphorique. Mon grand-père m'avait fixée, les yeux droits dans les miens et soudain m'avait demandé :

— Tu es la fille de qui, toi ?

Je lui avais répondu en criant :

— Je suis la fille de CHO Ja-ok !

Il avait fait semblant de ne rien entendre et a répété :

— Tu es la fille de qui, toi ?

J'avais crié encore plus fort

— Je suis la fille de CHO Ja-ok !

Il avait fait le sourd et répété pour la troisième fois sa question, et alors, excitée, bondissant de joie, j'avais répété de toutes mes forces :

— Je suis la fille de CHO Ja-ok, la fille de CHO Ja-ok.

Dans la cour bétonnée de mon adolescence, il m'avait semblé que je crierais ainsi toute ma vie. Il avait fini par dire d'un air triste :

— Ah, tu es la fille de CHO Ja-ok.

Puis aussitôt, il s'était mis en rogne :

— Tu n'as pas idée combien cette garce a un foutu caractère.

Et là, assis en face de moi, mon grand-père maternel m'avait révélé, les uns après les autres, toutes les frasques de ma mère. Je l'écoutais, yeux et oreilles grands ouverts. L'aïeul maternel avait rabaisé ma mère à plusieurs reprises sans oublier de souligner qu'elle lui tenait tête à tout propos, à la différence de sa grande sœur, une si bonne et sage fille, elle.

L'une des opinions préférées de ma mère était d'assurer que dans la vie, il valait mieux naître dans une bonne ambiance familiale. Elle prétendait qu'elle aurait connu un autre destin si elle n'avait pas quitté la maison à la suite d'une dispute avec son père. Chaque fois qu'elle se lamentait, j'écoutais ses plaintes oreilles grandes ouvertes, assise en face d'elle, clignant des yeux comme je le faisais face à grand-père.

Malgré qu'ils se haïssaient - grand-père méprisait sa fille pour avoir eu un enfant mais pas de mari, tandis que ma mère en voulait à son père pour l'avoir obligée à laver les slips de sa concubine -, j'étais reconnaissante envers cet aïeul, pour une seule raison. Un propos qu'il tint à ma mère quelques jours avant de mourir.

Ce jour-là, alléguant qu'il passait « par hasard » comme il aimait à dire, il n'avait cessé de fouiner partout et dénigrer jusqu'à en épuiser tous les thèmes possibles, pour finalement se taire devant le silence de ma mère. La recherche d'un nouveau motif de dispute achevée, il recommença sa litanie en comparant ma tante si obéissante et ma mère. Après une nouvelle pluie d'insultes, embarrassé à nouveau par le mutisme de sa fille, il avait tripatouillé son verre vide et avait fini par se lever et mettre son chapeau. Fort civilement, maman et moi, nous l'avions raccompagné jusqu'à la porte. Hésitant devant le portail, tournant son dos étroit mais imposant, il avait fini par lâcher avant de disparaître :

— Tout de même, si je devais en draguer une, je choisirais la petite salope plutôt que la grande.

Il s'éteignit quelques jours plus tard. Je suis certaine qu'il connaissait le charme mystérieux de ma mère. Depuis son décès, je suis la dépositaire de ce secret.

\*

Maman est chauffeur de taxi. Au début, je pensais qu'elle avait choisi ce métier pour me surveiller, partout où j'allais dans Séoul. Une autre fois, je supposai qu'elle avait agi ainsi pour courir plus vite que papa. Je les vois bien tous les deux, à la lutte, coude à coude dans un sprint. Il plane au-dessus de ma tête l'image de ma mère accélérant violemment, le visage embrasé par les rancunes accumulées en une décennie, et celle de mon père, l'air meurtri d'avoir été retrouvé par sa femme. Elle devait croire se venger de mon père en le devançant à la course alors qu'elle aurait mieux fait de le retenir tant qu'il était temps.

Conduire un taxi était un métier pénible. Un salaire minable, la méfiance à l'égard d'une conductrice et les

taquineries de clients ivrognes. En dépit de cela, je la harcelais régulièrement pour obtenir mon argent de poche. Dans notre situation, ma mère aurait souffert davantage si je m'étais montrée compréhensive, voire dévouée. Elle n'exprimait aucune indulgence à me donner autant d'argent que j'en demandais mais n'omettait jamais de rappeler que « Tout ce que je gagne, c'est pour cette gosse ! Je me tue à gagner du fric en rabâchant tous les jours. Merde ! Merde ! ».

Ce jour-là valait les autres jours. Si je regardais la télévision en mangeant, ma mère me sonnait les cloches, m'obligeant à écouter ses commérages et son altercation avec un client la nuit précédente. Furieuse, elle interrompait régulièrement son monologue, reposant brutalement sa cuillère et me demandait d'acquiescer, en hurlant « Putain, j'ai mal fait ? ». Je devais alors manifester mon assentiment et justifier ma demande de dix mille wons, tout en chaussant précipitamment mes baskets. À l'école, avachie sur mon bureau, je regardais la pomme d'Adam du professeur stagiaire monter et descendre chaque fois qu'il déglutissait. Orpheline de père, mon quotidien n'avait rien de réjouissant et rien de médiocre. C'est à la maison, dès mon retour, que les problèmes surgissaient.

Ma mère était assise au beau milieu de la chambre, l'air sombre. Elle tenait à la main une lettre, tandis que l'enveloppe déchirée à la hâte gisait sur le sol. Précisément, à l'endroit où quelques années auparavant, elle avait planté les ciseaux. À en juger par l'adresse figurant sur l'enveloppe, je devinais sa provenance de l'étranger. Pleine d'un mauvais pressentiment, ma mère avait l'air d'une fille de la campagne désemparée devant une lettre à déchiffrer. Ignorant depuis combien de temps elle était assise ainsi, je lui arrachai la lettre des mains.

— C'est quoi, ça ?

Elle me dévisageait. Le texte était rédigé en anglais. Butant maintes fois sur des difficultés, je le traduisis tant bien que mal, essayant de sauver les apparences devant ma mère. Bien qu'au début j'eus du mal à déchiffrer le sens, il m'apparut, après deux ou trois lectures que ce courrier nous transmettait des nouvelles de la plus haute importance. Maman me demanda :

— Qu'est-ce qui est écrit ?

Je déglutis et répondis :

— Il est écrit que papa est mort.

Elle me jeta le regard le plus sombre du monde. Je voulus plaisanter, comme elle le faisait à chaque fois que j'avais la mine triste, mais rien de spirituel ne me vint à l'esprit.

\*

Il semblait que père nous revenait. Une dizaine d'années après son départ, paisiblement, sous la forme d'une missive expédiée depuis l'étranger. Il revenait, comme un bienfait inattendu ou comme des applaudissements prématurés, à la fin d'une pièce de théâtre au dénouement incertain. Le faire-part de décès nous saluait avec un accent étranger. J'avais le sentiment que la vraie raison pour laquelle mon père courait à travers le monde était de nous annoncer sa mort. N'avait-il pas fait ce long détour pour parvenir jusqu'à nous ? En réalité, il ne courait pas. Il vivait aux Etats-Unis.

C'était son enfant qui écrivait. Couchée sous ma couverture, j'avais traduit à nouveau la lettre à l'aide d'un dictionnaire. Elle disait à peu près la chose suivante : mon père s'était marié aux Etats-Unis. Cette nouvelle m'étonna un peu. Je comprenais mal qu'il ait pu quitter ma mère alors qu'il n'était pas opposé

au principe de fonder un foyer ? Était-il véritablement tombé amoureux de cette américaine ? Ou bien, avait-il estimé qu'il était plus difficile de s'enfuir des États-Unis qu'il ne l'était de chez nous ? Puis, quelques années plus tard, il avait divorcé. Le motif du divorce n'était pas avancé mais je me doutais qu'il était en rapport avec l'incompétence de mon père. Son ex-femme lui réclamait une pension alimentaire. Père, fauché comme à son habitude, lui avait proposé de venir tondre la pelouse tous les week-ends. Il me revenait qu'aux États-Unis il est possible d'être dénoncé par son voisin si vous n'entretenez pas votre pelouse. La femme avait aussitôt épousé un homme qui possédait une maison avec un jardin grand comme un terrain de sport.

Comme promis, père sonnait à leur porte chaque fin de semaine. Je le vois bien lancer son « hello » en veillant à se tenir près de la caméra de surveillance, puis entrer de son pas lourd pour se mettre au travail. Je le vois accroupi devant la tondeuse, essayant de la faire démarrer, tandis que son ex-femme sirote une bière dans le salon, en tête-à-tête avec son nouveau mari. Il est possible, au moins au début, que ce couple ait été gêné par la présence de papa. Elle, je l'entends d'ici dire à son nouvel époux : « Ne t'en préoccupe pas, John », et au fur et à mesure, papa devenait transparent. Chaque fois que le couple s'embrassait devant la baie vitrée du salon, papa passait et repassait dans le vacarme de la tondeuse. Il est possible que l'expéditeur de la lettre ait voulu amuser l'autre famille de son père, mais selon lui, papa agissait réellement ainsi. J'avais hâte de connaître ce demi-frère qui écrivait dans les moindres détails ce genre de récit. J'étais certaine qu'il n'avait aucune jugeote, comme papa. J'imaginai la scène d'amour de ce couple dans le salon. Les seins de la femme plaqués contre la baie vitrée, la buée sous les halètements, et le

store abaissé à la hâte. Père, au loin, les paupières plissées, le regard belliqueux, s'élançait dans le fracas assourdissant de la machine. Furieux, il tournait en rond, mais ne s'approchait pas davantage. Selon les termes de la lettre, à bout de patience, la femme avait fini par offrir à mon père une tondeuse automatique ultramoderne. Lui, s'entêtait à utiliser l'ancien modèle pourtant remisé au hangar. Cet appareil circulait dans le jardin dans un boucan de tous les diables.

Un jour, une dispute entre mon père et le nouveau mari éclata. Elle avait été déclenchée par l'ingérence du propriétaire dans la manière de tondre une pelouse. Père continuait de tondre avec acharnement, sans répliquer. L'homme poursuivait ses reproches et avait fini par l'accabler d'injures. Toujours affairé à son travail avec cet appareil démodé dont les lames tournaient de façon inquiétante, mon père avait soudain foncé sur son rival. L'homme mis à terre, le visage blême, tremblait de tout son corps. Je pense que père n'avait pas l'intention de le blesser. Hélas, le contraire s'était produit. Mon père en était tout embarrassé. Voyant son sang couler, l'homme perdit la tête et se répandit en invectives contre papa, avant d'aller déposer une plainte à la police. Pris de panique, mon père courut vers le hangar où il vit dans un coin la nouvelle machine. Il enfourcha la tondeuse ultramoderne comme un cow-boy sa monture et démarrant la machine le cœur battant, il fila à toute vitesse par la première rue. Père s'évadait en poussant aussi fort qu'il pouvait le moteur de la tondeuse. Des brins d'herbe fraîchement coupée s'envolaient au fur et à mesure qu'il fuyait. Mais où allait-il ?

La lettre se terminait par l'annonce de sa mort dans un accident de la circulation. Le fils de mon père nous disait que toute la famille avait eu beaucoup de chagrin

et que les obsèques avaient été célébrées dans l'intimité. Il avouait aussi son manque d'amour pour mon père, lui reprochant de l'avoir attendu tout le jour, son enfance durant, planté devant la télévision. Il ajoutait qu'il en avait été ainsi chaque week-end, même longtemps après le divorce, et qu'il s'attelait depuis sa mort à le chasser définitivement de son esprit. L'auteur de la lettre s'adressait ainsi à sa demi-sœur inconnue, vivant dans un pays étranger : « J'ai grandi dans l'attente permanente de son retour, j'imagine combien il a dû vous être difficile d'attendre aussi. C'est la raison pour laquelle je vous écris, à l'insu de ma mère, après avoir découvert votre adresse parmi les objets laissés par le défunt ».

... Tout me paraissait mensonger.

En fait, c'était moi qui étais en train de mentir. J'ai dit à ma mère que père avait eu un accident de voiture sans préciser les circonstances. Elle dit alors :

— Mais, pourquoi la lettre est-elle si longue ?

Je prétextai que la phrase en anglais était plus longue qu'en coréen. Elle demanda si la lettre ne contenait rien d'autre. Du genre : comment vivait-il ? Avec qui ? Est-ce qu'il n'avait rien d'autre à dire ? Mais nul n'aurait pu lui répondre. Elle voulait sans doute connaître la raison pour laquelle il était parti de la maison, cette nuit-là. Tout aussi bien, elle n'avait pas envie d'entendre la réponse. Devant l'air chagrin de maman, l'énervement peu à peu me gagnait. Presque naturellement je dis :

— Papa...

Elle me regardait d'un air de chien battu.

— Papa s'excusait... Il a passé sa vie à regretter ce qu'il avait fait, selon ce qui est écrit dans cette lettre. Les yeux de maman étaient embués. Dans ma lancée, je rajoutai :

— Et aussi, il te trouvait très belle à l'époque, maman...

Elle m'interrogea d'une voix tremblante :

— À quel endroit c'est écrit ?

Je fis semblant de parcourir la lettre et désignai le passage où était écrit : « Père venait chaque semaine tondre le gazon chez ma mère ». Je lui dis :

— C'est ici. Les yeux humides, elle regarda le passage et l'effleura de ses doigts avec douceur. Ma mère, si courageuse, toujours prête à plaisanter, que je n'avais jamais vu pleurer, pour la première fois était au bord des larmes.

Cette fois-là, maman ne rentra qu'à l'aube. Dans mon lit, la couverture remontée jusqu'au menton, je pensais à mon père : sa vie, sa mort, la tondeuse, ce genre de choses. Mais dans mon esprit, il courait toujours. Depuis si longtemps, je l'avais imaginé ainsi, que cette image ne s'effaçait plus. Soudain une pensée me traversa l'esprit : « N'ai-je pas construit cette image de lui parce que je n'arrivais pas à lui pardonner ? ». Si je le voulais toujours en train de courir, n'était-ce pas parce que j'aurais pu lui sauter dessus et le tuer s'il s'était arrêté ? Je résolus de m'endormir avant que le chagrin qui m'envahissait ne m'étouffât.

\*

Ma mère était rentrée au petit matin, peu avant que les taxis ne passent au tarif de jour. J'avais imaginé qu'elle se déshabillerait dans l'obscurité de crainte de réveiller sa fille, mais elle me donnait des petits coups de pieds en chuchotant :

— Eh, tu dors ?

Passant la tête au-dessus de la couverture, je l'engueulai :

— Tu es folle ou quoi ? Comment oses-tu conduire un taxi en étant saoulé ?

Elle a souri, n'a pas répondu et s'est affalée aussitôt sur son matelas, avant de se rouler en boule comme un poing que l'on serre. Je voulais la couvrir avec la couette mais je renonçai. Un peu plus tard, saisie par le froid, elle se couvrit elle-même.

Dans l'obscurité, j'entendais sa respiration faiblir peu à peu. Elle sentait une légère odeur de tabac. J'étais en colère, sans bien savoir pourquoi : « Quelle bien mauvaise mère ! ». Tournée de l'autre côté, elle dormait en chien de fusil. Couchée sur le dos, je fixais le plafond. Le silence caressait le souffle déjà léger de ma mère. Maman, que je croyais endormie, ouvrit soudain la bouche. Elle replia son corps déjà rétréci et d'une voix sourde et sans animosité à l'égard du défunt demanda :

— Tu penses que le corps est en train de se décomposer ?

Cette nuit-là fut blanche. Le regard vissé au plafond, je me remémorai la collection de scènes possibles dans lesquelles mon père était le héros. Celle où venant de Fukuoka, il traversait l'île de Bornéo, se dirigeait vers l'observatoire de Greenwich, contournait la patte du Sphinx, dépassait l'Empire State Building et franchissait la chaîne de Guadarama. Puis, une autre scène où il courait en riant. Une autre encore où il se contentait de courir. Je m'aperçus soudain que papa courait toujours sous un soleil de plomb. Pourtant je l'avais équipé de tout le matériel nécessaire : un bermuda fluo, des baskets, un tee-shirt aéré. Curieusement, j'avais oublié les lunettes de soleil. Je n'avais pas pensé que mon père – même s'il était le père le plus médiocre et le plus pitoyable du monde - pouvait souffrir et aimer comme chacun d'entre nous. Depuis plus de dix ans

qu'il courait sans interruption, il devait avoir les yeux irrités, à force. Je pris la décision de lui faire porter des lunettes de soleil. Il me fallait d'abord me remémorer son visage. Père souriait timidement comme s'il tentait de dissimuler un sourire de satisfaction. Il fermait les yeux doucement. Comme un petit garçon qui attend un baiser. Alors, de mes deux grandes mains, je plaçai les lunettes sur son nez. Elles lui allaient à merveille. À partir de maintenant, il pourrait courir bien mieux encore.





# LE BÂTON SAUTEUR



Jadis, devant chez nous il y avait un vieux réverbère. Bien qu'il fût situé plutôt devant la maison de notre propriétaire c'était bien vers notre maison sur la terrasse de l'immeuble qu'il était dirigé. Tout particulièrement, il pointait vers la chambre que nous occupions, mon grand frère et moi. À cette époque, pesait en permanence sur nos têtes la lumière jaune du réverbère.

Nul n'avait idée de l'âge de ce lampadaire. Nous savions seulement qu'il occupait cette place depuis longtemps. Bien avant ma naissance. Avec son long cou et ses épaules voûtées. Un anthropoïde solitaire découvrant la station debout dans une plaine africaine.

En raison de sa lointaine présence dans ce lieu, il n'y avait rien qu'il ignorât. Il était au courant de tout, des heures du coucher du soleil, de l'angle de la lune déclinante, des noms éternellement chéris, des histoires que l'on raconte quand on parle d'amour, de la beauté d'une cathédrale et même des chansons de *Sand Pebbles*.

Bien entendu, sa tâche se limitait à s'allumer et à s'éteindre. Et il remplissait cette mission singulière avec probité. Convaincu qu'elle pourrait bien accomplir un jour un miracle. J'étais persuadé qu'à l'instant où il s'éteignait puis se rallumait, la terre entière clignait des yeux. Et dans ce bref instant surgissaient des événements dont nul n'avait connaissance ou n'imaginait. Comme notre court baiser, jadis. Il y a des jours où ce que vous pensez improbable se produit sous votre nez.

Une époque de dénuement. Mais où néanmoins un réverbère était nécessaire à l'alternance du jour et de la nuit, malgré la grande pauvreté. Au rythme où tournait la Terre, le lampadaire s'éteignait et se rallumait le tour d'après. Assis sur le rebord de la fenêtre, le menton en appui sur le dos de la main, j'imaginai le réverbère accomplir une révolution plus grande encore que celle de la Terre. Je comparais aussi la circonférence de la Terre et celle du halo dessiné par le doigt imaginaire du lampadaire. J'y faisais vivre une foule imposante dans la différence de largeur de ces deux cercles. Je distinguais un ptérosaure aux ailes repliées se poser sur l'abat-jour du réverbère, tandis qu'un homme de Cro-Magnon pissait, exhibant un sexe énorme. J'entrevois un singe grimper au sommet du lampadaire et manger une volée d'éphémères qu'il venait de cueillir de son doigt mouillé ; et encore accrochés au réverbère en pleurnichant, des Maoris, toute une armée en déroute qui s'enfuirait bientôt. En voyant le bout de la queue d'un *daubentonia madagascariensis*<sup>1</sup> disparaître dans une venelle, je pensais qu'en effet les petites ruelles étaient un endroit idéal pour filer en douce.

Nous habitons une maison en préfabriqué dans une petite ville de province. Dans la perspective de louer, la propriétaire avait fait construire sans autorisation cette maison sur le toit en terrasse de son logement. De ce point de vue élevé, nous pouvions embrasser d'un seul regard le panorama. Le quartier, d'allure sphérique, semblait ridé de ruelles courbes et de nombreux chemins détournés. Plusieurs fois par jour, la foule s'infiltrait hâtivement dans ces rides puis en disparaissait. Mon père, mon grand frère et moi vivions tous les trois dans une boîte en aluminium.

---

1. Espèce de lémurien dont la taille est représentée pour moitié par la longueur de la queue

Un jour mon père déclara :

— On dit que si les enfants jouent au bâton sauteur, ils grandissent mieux.

Grandir ne m'intéressait pas, mais j'avais vraiment envie de posséder ce jouet. En fixant mes yeux emplis d'espoir, il proposa :

— Si tu me montres ton zizi, je t'en achèterai un.

Le visage blanc comme un linge, je rétorquai :

— Pardon ?

— Ton petit zizi.

Indifférent à la scène, mon grand frère plongé dans la lecture d'un journal, dit à mon père :

— Papa, un cosmonaute est revenu sur Terre plus grand qu'il est parti.

Dans l'attente de ma réponse, mon père ignorait mon frère. Je réfléchissais au choix décisif que je devais faire, entre mon zizi et le bâton sauteur. J'avais beau réfléchir à la question, je ne parvenais pas à déterminer le plus important.

— Tu veux pas ?

Un frisson saisit mes testicules qui se contractèrent sur le champ. Je me remémorai mon rêve, mon âge et ceux qui m'aimaient. Cependant, une partie de moi tentait de convaincre l'autre partie d'accepter, quelques secondes à peine, tout le monde serait satisfait.

— ...maintenant ?

Papa hocha la tête.

— C'est un cosmonaute russe dont la colonne vertébrale courbée s'est redressée en état d'apesanteur.

D'une main tremblante, je descendis la fermeture éclair de mon pantalon. Imprimé sur mon slip, jaillit aussitôt le robot Taekwon V<sup>2</sup>, le poing serré, prêt à prendre son envol. Papa me décocha un sourire d'encouragement. Au moment où je prenais une inspiration profonde avant de baisser mon slip, mon

---

2. Personnage principal d'une bande dessinée coréenne.

frère tourna bruyamment la page du journal et dit à mon père :

— Alors papa, d'après toi, avec cette colonne vertébrale redressée, il n'y a aucun danger pour le cosmonaute ?

Mon père tenait un magasin de matériel et de petites réparations électriques. Je dis magasin, mais en réalité il s'agissait d'une échoppe dans laquelle les pièces détachées et les câbles électriques s'enchevêtraient comme des intestins. Devant ce minuscule magasin, étaient entassés des appareils électroménagers en piètre état, semblables à des ivrognes bougons dans un poste de police, en attendant que procès-verbal leur soit dressé. Papa, assis sur un tabouret, les scrutait attentivement par-delà des verres de lunettes mal essuyés. Il avait le regard méticuleux et l'air distrait de celui qui toute sa vie n'a eu qu'un seul métier. J'avais ressenti une impression comparable lorsque j'avais dû lui montrer ma dent cariée. À réparer, une vie durant, des appareils en panne, il y avait laissé en tribut sa vue, son dos et gagné des hémorroïdes. En réaction à ce métier sans gloire, mon père rêvait d'un avenir brillant pour ses enfants. Il savait pourtant que nous avions donné à réparer dans le quartier voisin un lecteur vidéo, pour n'avoir pas su extraire la cassette coincée d'un film interdit, ni osé apporter l'appareil au magasin de papa. En réalité, mon frère et moi n'avions jamais entrevu la possibilité d'être un jour des personnalités de premier plan.

Or, ce même jour, au moment où mon grand frère parlait de cet astronaute russe, un bref instant j'eus envie de devenir un personnage important. J'expédierais alors mon père dans le cosmos et sa colonne vertébrale douloureuse se redresserait elle-même. Mais il y avait

encore des épreuves à traverser avant de réaliser ce rêve. Raison pour laquelle, avant de devenir célèbre, je devais me rendre ridicule. Mon père avait été heureux de voir mon zizi, plus heureux que s'il avait embarqué dans une navette spatiale.

J'étais si heureux d'avoir reçu mon bâton sauteur, que je sortis jouer dans la cour vêtu de mon seul slip. En bondissant avec mon jouet, mes cheveux coupés au bol volaient au vent. Agrippé à deux mains aux poignées, je montai sur le marchepied, *boïng*... Grâce à l'élasticité du ressort, ma pudeur s'envolait haut dans le cosmos.

Il me semblait qu'une fois en l'air, l'habileté aidant, je n'en descendrais plus jamais. Je jouais au bâton sauteur pendant que papa me fouettait, pendant que mon chanteur préféré recevait le Prix du Chanteur de l'Année, et même pendant que mon frère débitait d'interminables discours abscons. Le jour où une clameur salua le retour au bout de 76 ans, de la Comète de Halley, je continuai de jouer au bâton sauteur sur la terrasse perchée. Je tournais le dos à la rumeur du monde et seul sous la lumière du réverbère, l'allure élégante, je sautais sur mon bâton. Dans ce jeu, – comment dirais-je ? – un certain génie s'était faulfilé.

À chaque saut, le quartier m'apparaissait sous un autre angle. Quand je bondissais, *boïng*... le petit monsieur aperçu quelques instants avant se volatilisait subitement, et quand je bondissais à nouveau, *boïng*... apparaissait une collégienne invisible auparavant. J'aimais tant voir l'horizon danser comme une vague que, sans cesse, je voltigeais toujours plus haut. J'aurais aimé disparaître un jour, avant que mes pieds ne touchent à nouveau le sol. Longtemps je restais suspendu en l'air, les yeux fermés. Et lorsque l'instant suivant, toujours en l'air, je les ouvrais furtivement, je voyais le réverbère

me faire un clin d'œil. Chutant sur la terrasse en béton, je poussais un cri, comme si je m'étais préparé depuis longtemps à déclarer :

— Ah, tu m'as foutu les jetons !

Les jours où je ne jouais pas, assis au bord de la fenêtre, je tuais le temps en crachant ou bien en contemplant le ciel. Une moustiquaire trouée comme une grenade mûre d'automne avait été installée. Lorsque le vent soufflait, le rideau vert qui n'avait pas été lavé depuis bien longtemps s'agitait. La tête enfouie dans le rideau, je respirais profondément. J'aimais la douce et tendre odeur de vieilli que donnait la poussière. Elle offrait l'impression d'un monde dans lequel je n'avais jamais vécu. En réalité, un monde dans lequel j'avais vécu mais qui m'était resté inconnu. À cette époque, ma petite taille accroissait la distance entre la nuit du ciel et moi. J'aurais volontiers accepté d'être plus petit, pour que le ciel si bleu et si profond m'apparaisse plus lointain encore.

Mon frère avait la passion de prendre tous les jours des notes de lecture sur la revue « Dong-A Sciences ». Il avait trois ans de plus que moi et se disait doué pour les sciences depuis qu'il avait mis au point un avion en plastique et à moteur pour le Concours des Sciences, alors qu'il était élève de l'école élémentaire. Il était même sorti lauréat du concours à la faveur du chronomètre, son avion s'étant écrasé un peu plus tard que les avions de ses concurrents. Cet avion n'avait jamais pu voler correctement. Un avion de ligne de ce modèle se serait écrasé dès le début de son vol. Mais tandis que son invention décollait, en raison d'un problème situé à la queue de l'appareil, loin de chuter aussitôt, il se mit à tourner un long moment. Alors que plusieurs dizaines d'avions, après un vol élégant, se crashaient dans la cour de l'école, l'avion de mon frère était toujours

en train de chuter, tournoyant dans le ciel, comme s'il était devenu fou. Je me souviens des applaudissements mitigés des élèves, lorsque mon frère, tout sourire, prit le trophée dans ses bras.

Cette nuit-là, papa déclara à son fils aîné :

— Toi, tu dois entrer à l'École Militaire de l'Armée de l'Air.

Mon frère rétorqua :

— C'est pourtant l'École Militaire de l'Armée de Terre qui une côte d'enfer en ce moment.

En sautillant, je m'écriai :

— Et moi papa, qu'est-ce que je ferai quand je serais grand ?

En repoussant mon visage de la paume de sa grande main, il répondit :

— Toi, tu n'as qu'à bien dormir. C'est ce que doivent faire les enfants.

La mine embarrassée, mon frère dit :

— J'ai une mauvaise vue, papa.

Tout étonné, mon père questionna :

— Toi, tu as une mauvaise vue ?

Mon frère et moi regardâmes mon père d'un air effaré. Car mon frère portait des lunettes depuis toujours.

— Bon, il ne faut pas rester comme ça. Il faudrait enlever la télé de la maison.

Sur le moment, j'avais très envie de gifler mon frère, mais la présence de mon père m'en retenait. Je dis calmement :

— Papa, de toute façon, il ne travaille pas bien et il a une mauvaise vue. Laisse-le regarder la télé.

Instinctivement, mon frère hocha la tête. Papa dit :

— Ça fait rien, il faudrait quand même que j'enlève la télé.

Cette décision, plus autoritaire que soucieuse de notre avenir, prise dans une situation où il se donnait l'obligation d'agir, sans discernement, n'était pas très raisonnable. Enfin, il retira la télévision de la maison.

Et soudain, nous n'eûmes plus rien à faire. Je n'en pouvais plus de passer mon temps à fréquenter la librairie de *manhwa*<sup>3</sup> ou bien à regarder la télévision chez des amis. En larmes, je dis à mon frère :

— Fais quelque chose.

Quelques jours plus tard, il retira ses lunettes et les jeta devant le magasin du père en poussant un cri :

— Papa, j'y vois bien ! Tout à coup, ma vue a changé !

Papa dit à mon frère qui avançait à tâtons comme un aveugle :

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? Je te l'avais pas dit que les enfants ça changeait tout le temps !

Et ce fut tout. Il ne rapporta jamais la télévision, au prétexte qu'il était hors de question d'abîmer à nouveau une vue si difficilement rétablie. Mon grand frère pleura à chaudes larmes, ses mains saisissant ses yeux exorbités comme s'il voulait se les crever.

Le lendemain, papa découvrit que tous les téléviseurs du magasin avaient été fracassés par des coups de marteau. Avec ces trous béant comme des bouches, les téléviseurs semblaient chanter en chœur une doléance. À mon frère et à moi, assis côte à côte, le père demanda :

— C'est qui ?

Mon frère gardait le silence. Papa demanda à nouveau :

— C'est qui ? J'autorise celui qui se dénonce à regarder la télévision.

Observant mon père à la dérobée, je levai timidement le doigt. Il avait l'air aussi sérieux que le jour où il avait négocié avec moi l'achat du bâton sauteur si je lui montrais mon zizi. Il m'empoigna brusquement

---

3. Équivalent coréen du manga japonais

par le cou, m'emmena de force dans sa chambre et me battit comme plâtre. Habitée à manipuler des objets durs, sa main était ferme et rude. Je comprenais que j'avais commis une erreur. Tout le temps durant lequel il me battit, je niai. Mais il ne me croyait pas. J'avais mal et je me sentais victime d'une injustice. Brûlant de me venger, je pris la résolution de ne jamais devenir un notable, comme il l'aurait aimé. Pas plus que d'être un illustre personnage non plus. Et puis, je coucherais avec une fille dès que je serais collégien. Je deviendrais mesquin et servile. Et surtout, lorsqu'il sera devenu vieux, je l'enverrais dans une maison de retraite sans télévision pour qu'il meure d'ennui. Au dehors, mon frère, dévoré d'inquiétude, faisait les cent pas. J'espérais qu'il entretrait brusquement dans la chambre, se prosternerait devant mon père et avouerait qu'il était le coupable, mais cela ne se produisit pas. Effondré sur le sol, papa dit :

— Il est absolument impossible de réparer un écran cassé.

J'avais envie de hurler : « Et mon cœur papa, mon cœur ? », mais je ne dis rien. Car je connaissais déjà la réponse : « Je vais d'abord réparer un autocuiseur de riz, puis je réparerai ton cœur ». Tandis que je pleurnichais, il me jeta un regard furtif, prit son blouson et disparut précipitamment. Même après que papa eut quitté la chambre, mon frère tourna en rond devant la porte, un long moment encore.

Tard dans la nuit, dans un état complet d'ivresse, il rentra à la maison, tabassa le chien de la propriétaire avec mon bâton sauteur, pour la seule raison que ce chien avait aboyé, et le lendemain matin, il implora, à son tour comme un chien, le pardon de la propriétaire. J'étais dans la cour à me prélasser quand je vis au sol des traces, des taches on aurait dit, autour d'un sac en plastique. À l'aide d'une petite baguette, j'écartai dou-

cement le sac. Tout écrasé, il y avait là un emballage de glace fondue *Together*. C'était ma glace préférée. Je me sentis fondre à mon tour mais comme je ne savais pas exprimer ce sentiment étrange, je jouai au bâton sauteur.

Quelques jours plus tard, mon frère, un transistor en panne sous le bras, entra dignement dans la chambre. Pour la première fois depuis ma naissance, il s'adressa à moi comme un vrai grand frère :

— À partir d'aujourd'hui, nous nous débrouillerons tout seuls.

Je le trouvai admirable. Il revenait à papa de régler tous les problèmes, nous n'avions nous, qu'à nous amuser et à lui tenir tête de temps à autre. Mon frère me proposa d'écouter la radio au lieu de regarder la télévision. Tandis qu'il s'apprêtait à réparer la radio, je répondis que cela n'avait plus d'importance. J'ajoutais que j'avais déjà oublié l'épisode de la télévision. L'air pathétique, il s'entêtait à réparer la radio pour me faire plaisir. Il y passa toute la journée en remplaçant des pièces par d'autres, volées dans le magasin de papa et, l'oreille collée au récepteur, il ressemblait à un aviateur prisonnier du désert, cramponné à la réparation de son avion pour s'enfuir. Je faisais mes devoirs, allongé à plat ventre sur le sol, en proie à un mauvais pressentiment, à l'écoute par intermittence d'un charabia lituanien tandis qu'il modulait la fréquence. Serait-il un jour un vrai scientifique, ce frère ? S'il continuait ainsi, il deviendrait technicien de vaisseau spatial et finirait-il par se marier avec la Princesse aux Trois Oreilles de la galaxie Andromède ? Et pourrais-je dire à cette belle-sœur aux trois oreilles que le *kimchi* est trop salé ? Il ne s'agissait pourtant que d'une radio. Il interrompit un instant ses réparations et me lança en souriant :

— Tu ne peux compter que sur moi.

Ce sourire était si radieux que dans un mouvement d'hésitation je reculai. Je réfléchis alors à ce qui lui don-

nait soudainement cet air mature. Une trahison semblait en être à l'origine.

Mon frère souhaitait devenir un scientifique. Il se croyait doué pour les sciences. Mais à mon avis, de ce côté-là, il n'avait aucun don. Son seul talent résidait certainement dans sa croyance. Pourtant, il avait bien changé. Il n'était plus le crétin qui s'était écrié en enlevant ses lunettes : « Papa, j'y vois bien ». Il devenait de plus en plus silencieux, et semblait garder pour lui-même ce qu'il avait à dire. L'air sérieux, il tenait toujours des livres de science sous le bras. Malgré son apparence, je m'étonnais de ne pouvoir le trouver admirable. Il n'était que le 36<sup>ème</sup> de sa classe mais il criait sur la place publique qu'il allait entrer à l'Institut Supérieur des Sciences et des Techniques de Corée. Il ne reculait devant aucun sacrifice pour devenir un scientifique : il faisait des études, du sport, compilait des coupures de presse, il avait même adhéré à une association de littérature. Il disait que l'imagination était nécessaire pour atteindre son but. Il disait que les théories de l'astronomie étaient comme une poésie parfaite, mais on ignorait d'où il tenait cette histoire. Bien des années plus tard, il n'était toujours pas parvenu à réparer la radio. Je voulais lui donner quelques conseils mais je m'en abstins et continuai à jouer au bâton sauteur.

L'été de l'année suivante, mon cousin de Séoul vint nous voir. Il voyageait en routard et fit une halte de quelques jours chez nous. Ce véritable étudiant en sciences poursuivait des études d'astronomie à l'Université. Il était à la fois modeste et réfléchi et de sa douceur émanait une force qui rendait les gens attentifs. Je l'aimais beaucoup mais je manquais de courage pour l'approcher et je me contentais de rôder autour de lui en lançant des sourires timides. Tandis qu'il lisait, j'aimais le regarder remonter ses cheveux en arrière. J'aimais

la monture smart de ses lunettes, et sa belle et douce élocution. Chaque fois que, par hasard, son regard croisait le mien, il m'adressait un merveilleux sourire, le sourire d'un homme intelligent. Quand il était venu chez nous le premier jour, mon père lui avait dit :

— Mon fils est doué pour les sciences, il a même reçu un prix. Tu lui seras d'un grand secours.

Or, mon frère ne voulait pas de l'aide de son cousin. Mon frère ne l'aimait pas et le traitait comme il aurait traité une belle-mère. Plus exactement, il exprimait une volonté forte mais maladroite de ne pas être dupe des attentions de son cousin et son visage laissait transparaître cette tension : « C'est ma volonté, heu... écoute bien ce que je dis. Tu comprends ? J'ai cette volonté. Ça alors ! ».

Il espérait que ce message exprimé de tout son corps émettrait sans interruption des ondes à l'attention du cousin. Et ce message était le suivant : « S'il est vrai que j'ai un don pour les sciences, ne pense pas à m'aider, je te tuerais ».

Mon cousin ne resta que quelques jours à la maison. Je n'oublierais jamais la discussion que nous avions eu ensemble, avant son départ. Un soir, j'étais assis au bord de la fenêtre, le visage de temps à autre voilé par le rideau que le vent agitait. Il vint s'asseoir près de moi. Il pointa son doigt vers le ciel, comme un chef de famille attentionné montrerait la publicité d'un appareil électroménager, et dit :

— J'ai entendu dire qu'un astronome allemand avait affirmé que les atomes et les molécules issus du corps humain parvenaient jusque dans les autres galaxies.

Je ne saisisais rien de ce qu'il avançait mais cette sensation de n'y rien comprendre m'excitait. Il prit délicatement ma main et la posa sur la paume de sa main.

— Touche-la.

Je fixais la paume de cette grande main. Cette main respirait une telle confiance qu'un sabre aurait pu lui être confié.

— Si atomes et molécules sortis de notre corps parviennent dans d'autres galaxies, il est plausible de penser que les atomes et les molécules sortis d'êtres vivants d'autres galaxies parviennent jusqu'à nous.

Je ne comprenais toujours pas, mais curieusement malgré le chatouillis, je ne retirais pas ma main de la sienne. Il rajouta :

— Sais-tu ce que tu es en train de tenir ?

Non, je ne savais pas. Je voulais lui répondre que j'ignorais ce que je tenais dans ma main, pour quelle raison il n'était pas mon grand frère et pour quelle raison ma main devenait si petite et si fragile. Tandis qu'il parlait, sa main continuait d'être douce et chaude. Il se leva brusquement et mit le poste de radio sur le rebord de la fenêtre. La radio avec sa grosse pile *Rocket* et son antenne pointée au dehors semblait indiquer une lointaine étoile fixe. Dès que mon cousin tourna le bouton des fréquences, la musique se diffusa en émettant un bruit, *zizizic*. C'était la chanson de Lee Mun-se, « Un vieil amour ». Je n'étais qu'un enfant mais je me sentais triste. Au dehors, par-delà la fenêtre, je voyais mon père. Papa, ivre et titubant se querellait avec le réverbère.

Nous levâmes à nouveau la tête pour regarder le ciel. Il dit, d'une voix blanche :

— J'ai lu ce matin dans le journal qu'un homme avait un jour, dès l'aube, composé un numéro de téléphone au hasard et s'était écrié : « C'est moi ». Cet homme assez âgé, au chômage pour la première fois de sa vie, agissait ainsi, sans arrière-pensée.

— ...

— La plupart de ceux qui avaient reçu cet appel avaient raccroché, croyant à une farce, mais une femme lui a demandé s'il allait bien puis soudain, s'était mise à pleurer. Elle pensait à son amoureux autrefois. Cet homme a fini par lui extorquer de l'argent en se faisant passer des mois durant pour son ex-amant. Il paraît qu'il lui a escroqué près d'une dizaine de millions de wons.

— ...

— C'est très bizarre, le cœur, non ?

Je pensais qu'il aimait quelqu'un. Et que ce voyage avait un rapport avec cet amour. Nous gardions le silence comme si nous étions en train de sceller une promesse. Il me traitait en adulte, pour mon plus grand plaisir. Du ciel que l'antenne pointait toujours, je sentais l'odeur des poussières cosmiques déversées sur nous par des étoiles scintillantes, et je pensais : « Si je disais ici, tout seul : C'est moi... y aurait-il quelqu'un pour pleurer, quelque part dans les étoiles? ».

Tandis que j'imaginai une bonne âme pleurer quelque part dans les étoiles, en réalité je venais d'entendre mon grand frère. Caché derrière la porte de la chambre, ce frère qui observait en cachette, avec des yeux brûlants de jalousie, son cadet fasciné par un véritable étudiant en sciences. Mon grand frère, Premier Prix du concours scientifique de l'école, dans le domaine des appareils motorisés en synthétique. Qui se donnait tant de mal depuis des années pour réparer la radio. Son regard croisa le mien et je clignai des yeux à nouveau. Durant ce bref instant, il se sauva en toute hâte.

Aussi sûrement que rien n'est éternel, mon cousin quitta la maison quelques jours plus tard. Mon père tra-

vallait toujours au magasin pendant que mon frère et moi prenions le repas du soir seuls, au retour de l'école. Le soleil se couchait et le vent soufflait. À l'insu de tous, des évènements surgissaient. Des champignons au bas d'un mur humide, l'obscurité d'un réfrigérateur porte close pour cause de panne, et moi qui grandissait. Nous avions encore l'allure d'enfants et notre père buvait toujours autant. Quand je compris enfin qu'être nul était aussi difficile qu'être brillant, j'abandonnai l'idée de me venger de mon père. Il pleuvait et le vent soufflait toujours. Le mémorable et le négligeable passaient. Après la saison des pluies, le réverbère devant la maison révélait un corps piqueté de rouille, on eût dit après une éruption de boutons de fièvre. Le père, complètement ivre, donna un coup de pied dans le réverbère et s'écria :

— Toi, tu crois que t'as une chance d'être un jour un arbre ?

Plusieurs années s'écoulèrent.

Le jour où furent publiés les résultats du concours d'entrée à l'université auquel il s'était présenté, mon frère sortit de la maison. Aussitôt après, la neige se mit à tomber. Mon père ne parvenait pas à s'endormir, tandis que comme chaque soir, assis sur le rebord de la fenêtre, j'attendais le retour de mon grand frère. « S'il apparaissait soudain, de l'un de ces chemins courbés et ridés et s'il avait la bonne idée de rentrer quand je l'attends et non pas lorsque je dors ou que je mange... ». Il ne rentra pas. L'ampoule du réverbère devant la maison grilla. Les gens du quartier pensaient que l'Administration allait s'en occuper mais le réverbère fut laissé à l'abandon. Feuilletant un numéro de la revue « Dong-A Sciences », qui appartenait à mon frère, et qui n'avait jamais attiré mon attention, je pris conscience à la lecture de cette quantité de théories les plus diverses,

que mon frère vivait dans un univers complexe. Cette découverte me désola.

Quelques jours plus tard, endormi dans la partie la plus chaude de la chambre<sup>4</sup>, papa se réveilla en sursaut à cause d'un rêve dans lequel son fils aîné revenait enfin à la maison. En sous-vêtements, il tournait en rond tandis qu'au dehors la neige tombait à gros flocons. Il s'inquiétait du chemin qui menait à la maison, recouvert de verglas. Il ajouta que la neige aggravait la situation alors que son fils allait rentrer. Il craignait en fait que son fils ne chute dans l'obscurité à cause de la panne du réverbère. Il était formel, mon grand frère reviendrait cette nuit-là. Papa s'habilla sans délai.

— Il faut que je répare le réverbère.

Il tenait à la main un petit sac d'outils. Etonné, je demandai :

— Tu penses le réparer de quelle façon ?

Papa répondit :

— Tu ignores le nombre d'années passées à réparer des appareils électroniques ? Tu crois que je ne vais pas y arriver ?

Il mit sa parka et se dirigea en se dandinant vers la sortie. Je pris une torche et le suivis précipitamment. Père emprunta une échelle à la quincaillerie et grimpa sur le lampadaire. Avec le patron de la quincaillerie, je tenais bien fort l'échelle mais papa menaçait de chuter à chaque instant. Les violentes rafales de neige brouillaient sa vue. Avec la lampe torche je donnais de la lumière. Je craignais que mon père ne meure électrocuté ou en tombant de l'échelle. La nuit était d'un noir d'encre. La tempête de neige grossissait en se frayant un passage par les ruelles. Mais alors qu'il était monté depuis une minute à peine, papa descendit du réver-

---

4. À cause du système de chauffage par le sol, dit *ondol*, la chaleur d'une pièce est inégalement répartie.

bère sans l'avoir réparé. Il tapait des pieds et dit : « J'ai trop froid aux mains. Il fait beaucoup plus froid que je ne pensais ». Puis, d'un air gêné il se sauva à la hâte vers la maison. Il courait sans difficulté sur ce verglas qui lui faisait si peur pour son fils aîné. Lorsque nous arrivâmes à la maison, mon frère était assis au salon et mangeait des *ramyeon*, tout en lisant une revue scientifique à laquelle il venait de s'abonner.

Cette nuit-là, la sensation qu'un léger rhume nous saisissait tous trois nous rendit euphoriques. Papa demanda à mon frère :

— Où es-tu allé ?

Il répondit :

— Je suis allé m'acheter une cassette-audio.

Papa demanda alors :

— Quelle cassette ?

Son aîné répondit :

— Une cassette de Bach.

Père proposa :

— Alors, fais-la moi écouter.

Mon frère alla dans sa chambre et revint avec la radio. D'un signe de la tête, j'indiquai que la radio ne fonctionnait pas. Pourtant, sans dire mot, il enclencha la cassette et appuya sur le bouton de marche. La cassette se mit à tourner régulièrement. Elle tournoyait comme son avion l'avait fait pendant sa chute. Je fixais longuement la cassette. Elle tournait à la façon d'un moteur de navette spatiale. Puis la musique vint. La musique, belle comme un silence. Immobile, j'écoutais. L'appareil crachotait un peu mais c'était là un bruit négligeable que tout organisme vivant pourrait émettre. Je demandai à mon frère :

— Comment tu as fait ?

Au dehors, le lampadaire s'alluma une seconde et s'éteignit. C'était bien la seule chose qu'il savait faire. J'étais persuadé qu'à l'instant où il s'éteignait puis se rallumait, la terre entière fermait les yeux, puis les

rouvrait. Et dans ce bref instant surgissaient des événements que nul ne connaissait ou n'imaginait. Cette lumière semblait lancer des œillades à mon frère, un peu comme si un grand paralysé applaudissait de ses seules paupières. J'eus l'intuition que ce réverbère, loin de nous éclairer nous aidait en réalité à fermer les yeux. Et qu'il se pourrait bien qu'un miracle se produise à l'instant même où nous les fermerions. Subitement, il me revint en mémoire le jour où j'avais écouté de la musique sur cette radio en parfait état de marche. À quel moment mon frère avait-il bien pu la réparer ?

Le temps est venu d'avouer mon mensonge. Lorsque j'étais enfant, j'avais montré mon zizi à papa, et en échange il m'avait offert un bâton sauteur. Ça, c'est la vérité. J'adorais jouer au bâton sauteur. Ça aussi, c'est la vérité. Mais j'ai menti quand j'ai décrit ce que je voyais et ce que je ressentais en sautant. La durée de chaque saut n'était ni longue ni courte. Jouer au bâton sauteur, ce n'est pas faire *Boooo-ïng* quand on saute, et *Boooo-ïng* quand on touche terre. Mais plutôt *Boïng, boïng*. Mon bâton sauteur était équipé d'une suspension à l'élasticité médiocre. Une fois grimpé là-dessus, pour maintenir une position stable, je devais bondir sans relâche *Boïng, boïng, boïng, boïng, boïng*. L'image ainsi produite manquait de grâce et d'élégance. En fait, me débattre pour entretenir cet équilibre me paraissait frivole et comique. En outre, ce jouet faisait un bruit grotesque à chaque saut. Ce n'était pourtant que le bruit quelconque d'un jouet en état de marche. Mais lorsque je bondissais, là-haut, la secrète œillade que me lançait le réverbère n'était pas un mensonge.

Jadis, devant chez nous il y avait un vieux réverbère. En raison de sa lointaine présence dans ce lieu, rien ne

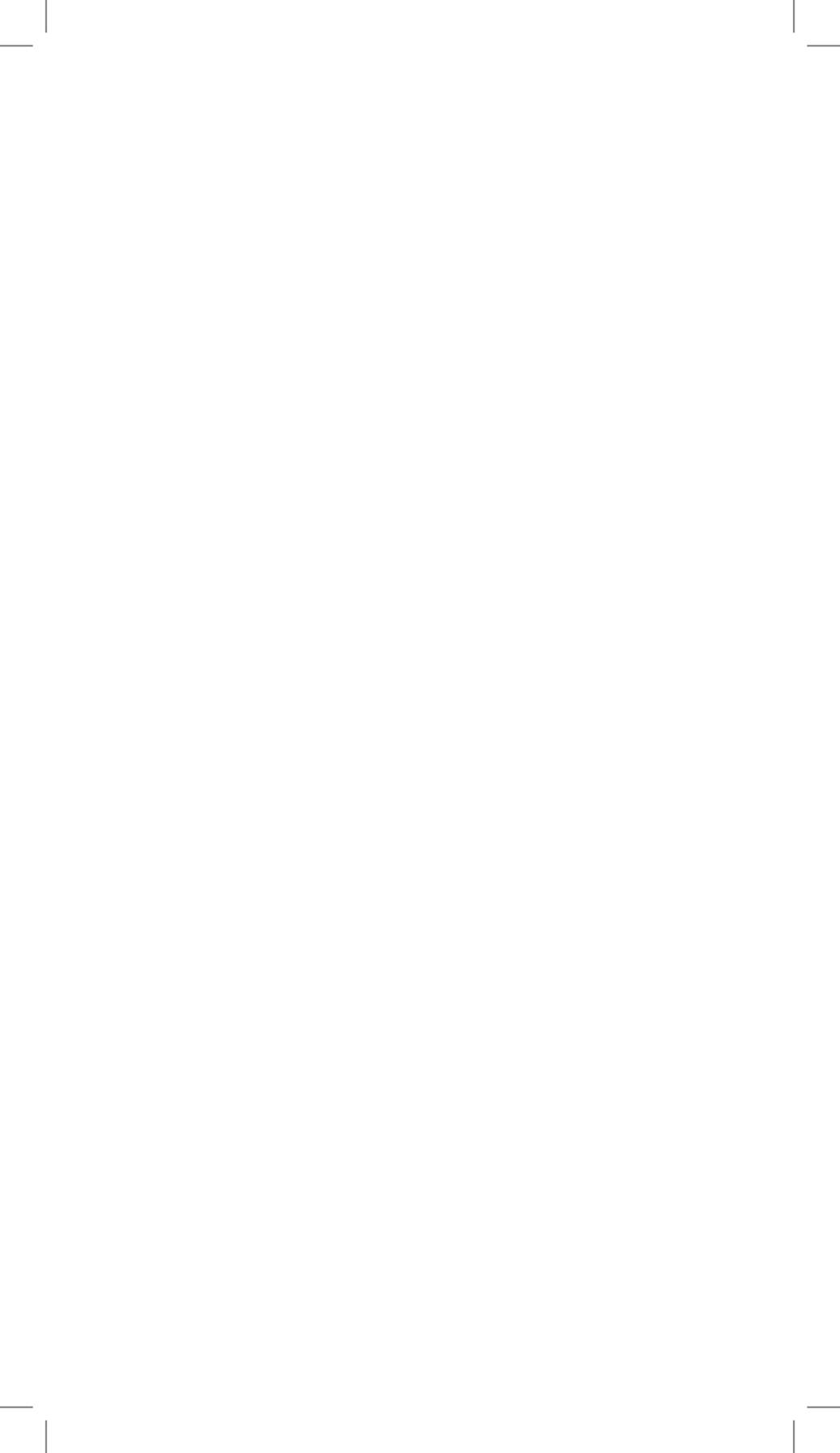
lui était étranger. Assis sur le rebord de la fenêtre, le menton en appui sur le dos de la main, je rêvais que le réverbère accomplissait une révolution plus grande que celle de la Terre. Je projetais la circonférence de la Terre et celle du halo dessiné par le doigt imaginaire du lampadaire. Une foule imposante vivait dans la différence de largeur de ces deux cercles. Par exemple, mon grand frère, mon père et moi.

Mon frère était rentré, et avant même de prendre de ses nouvelles, j'avais vu qu'il allait bien ; je peux suspendre le récit de cette chronique familiale et de notre maison face au lampadaire. Au profit d'un autre épisode que je risque d'oublier. Cette histoire s'est déroulée un an après le jour où mon frère a obtenu le Premier Prix au concours des appareils volants.

Cette année-là, il se présenta à nouveau au concours de son école. En avril, c'est le mois de la Science. Dans la cour de l'école, sous le ciel bleu, des élèves essayaient de faire voler leurs appareils motorisés. Papa et moi, assis dans la tribune, attendions avec impatience la deuxième victoire de suite. Une musique diffusée à tue-tête dans le grésillement d'un haut-parleur et les encouragements des élèves provoquaient une vive excitation. La tension des participants était visible. On pouvait les comprendre, tant construire un appareil à moteur demandait de la vigilance et du soin. Mon frère avait consacré tout son temps à la préparation du concours et à la fabrication de son appareil, y passant même une dernière nuit blanche. Il se promettait de fournir cette fois-ci et sans faute, la preuve de sa véritable compétence. Quelques jours auparavant, pieusement assis devant les pièces détachées de l'avion, mon frère semblait entré en dévotion. Le plan de l'avion déroulé sur le sol

de la chambre, il retirait à l'aide d'un cutter les parties inutiles des tiges de bambou, et, se référant au plan, il vérifiait minutieusement si les deux côtés du fuselage étaient symétriquement équilibrés. Il avait alors pris du fil et de la colle forte et monté le fuselage, puis il avait déposé la colle liquide sur la tige de bambou et collé le papier repassé par-dessus. Il observa sans bouger le montage sécher. Un peu plus tard, mon frère accrocha méticuleusement un fil élastique au fuselage. J'avais l'impression qu'il était né pour fabriquer ces appareils à moteur. Il souleva l'appareil au-dessus de sa tête et l'examina. L'angle des ailes et la forme de la queue, tout était impeccable. Mais les autres candidats se révélaient tout aussi redoutables. Chaque participant, plein de confiance en soi, rembobinait son fil élastique. Le ciel était clair et le vent, faible. Les avions aux ailes tendues, prêtes à se déchirer, réclamaient avec insistance de voler. Enfin, le concours s'ouvrit. Mon frère se tenait debout, le dos au vent, sans bouger. Puis, s'avançant, il défit le propulseur de l'avion, et au moment même où la rotation de l'hélice était à pleine puissance, il catapulta l'avion en direction du ciel. Le fil élastique se dénoua rapidement avec un bruit, *tatatata*, et l'avion de mon frère s'éleva énergiquement dans le ciel. Au même moment, les avions des autres participants se soulevèrent comme une nuée de libellules. Les enseignants appuyèrent aussitôt sur le bouton du chronomètre. Tête levée, le regard vague, mon frère regardait son avion voler au loin. Papa et moi, têtes levées aussi, nous ne détachions plus notre regard de l'avion du frère. Mais alors que tout se déroulait au mieux, l'avion se mit brutalement à chuter. Avant même que les exclamations, ouah ! fusent, et tandis que nous nous préparions psychologiquement à suivre le déroulement de la chute, son avion dégringola d'un seul coup. Mon frère choqué n'esquissa aucun mouvement. Plusieurs dizaines d'avions traversaient le ciel, dessinant de belles arabesques.

Mais curieusement, les avions qui jusqu'ici volaient sans encombres, se mirent à chuter comme s'ils avaient fait promesse d'agir ainsi. Mon frère, à nouveau étonné, regarda le ciel. Tournoyant comme des jouets au vent, les avions chutaient l'un après l'autre. Tous les élèves, persuadés d'avoir percé le secret de mon frère pour obtenir le Premier Prix l'année précédente, avaient remanié la queue de leur avion, en prenant l'avion de mon frère pour exemple. Mais chacun l'avait copié en cachette des autres, de sorte qu'ils étaient tout surpris de cette chute de concert. Le public présent dans la cour, la tête levée vers le ciel regardait la farandole des avions en chute. Et cette cohorte ressemblait à une averse de fleurs. Contre toute attente, c'était beau. Mon grand frère debout, l'air étourdi, s'imbibait de cette pluie de fleurs. Incapables de prononcer un seul mot, mon père et moi restions plantés sur place. En cet instant précis, pour la première fois, je pensais que mon frère pouvait être doué d'un certain talent. Je sentais mon cœur battre si fort que je ne savais comment l'exprimer, si bien que de retour à la maison cette nuit-là, je jouai seul au bâton sauteur.



# LES SECRETS DE L'INSOMNIE



Elle se retourna à nouveau dans son lit. Le dos, le côté et le ventre composent dans l'ordre, la gamme classique du changement de positions avant de s'endormir. Bien sûr, elle pourrait aussi placer un coussin entre ses jambes ou sous ses jambes ou le serrer dans ses bras, ou encore le jeter au loin. Elle pourrait lever les bras, d'abord en même temps puis l'un après l'autre, ou les replier tandis qu'elle allongerait les jambes. Voire l'inverse : lever les bras, lever une jambe, en allonger une autre et tourner la tête vers la droite ou vers la gauche. Le corps ainsi subdivisé offrirait à chacune des parties la possibilité d'une position singulière. Il existe sans doute par le vaste monde, une position inconnue d'elle qui permettrait, même au plus grand des insomniaques, de s'endormir. Ses retournements successifs forment un processus d'élimination des obstacles pour atteindre, comme au jeu, le « Bingo » de l'endormissement.

Chaque changement de position lui inspire un sujet de réflexion. Souvent, elle regroupe plusieurs sujets dans une seule position : les événements de la journée ; les tâches à ne pas oublier le lendemain ; la santé ou les impôts ; les dettes ou le faire-part du décès d'un proche ; le regret et la honte ; les achats impératifs à faire dès qu'elle sera payée ; la date limite de conservation des aliments dans le réfrigérateur... Le plus souvent, elle pense qu'elle ne devrait plus penser. Elle parle toute seule : *Ne pense plus. Il ne faut plus penser. Je t'ai déjà dit de ne plus penser !* Et puis, ça recommence : *Pourquoi m'a-t-il parlé ainsi aujourd'hui ?* Pour se protéger des pensées qui l'assaillent, elle se recroqueville, comme un cloporte menacé se roule en boule. Soudain, une image lui tra-

verse l'esprit, le dos de la main d'une femme qui lui tendait le journal « Métro », ce matin dans la station de métro ; puis l'enseigne d'un bar de quartier ; une plaisanterie destinée à se réconcilier avec une connaissance, et qui en définitive aggrave la situation; un slogan publicitaire à la télé, les toilettes bouchées chez une amie et l'argent qu'il lui reste pour le mois, flottent dans sa tête comme des ordures à la surface d'un ruisseau.

Plusieurs dizaines de milliers de raisons l'empêchent de s'endormir : l'air d'une chanson populaire entendue le matin et fredonnée toute la nuit bien qu'elle ne l'appréciât point ; le nom oublié du pont le plus long du monde ; l'auteur de « Mon bel oranger » ; le titre d'un film vu récemment. Elle ne se souvient pas du titre mais elle a retenu le nom du réalisateur, Kim Ki-duk, le nom de l'acteur principal et même son vêtement qui peluchait. Elle a sur le bout de la langue le titre de ce film mais elle n'arrive pas à le sortir. Si on lui soufflait le début, un indice comme « Ad... » par exemple, elle crierait « Adresse inconnue » aussi promptement que celui qui, à l'hippodrome, se lève de son siège dès qu'un cheval franchit la ligne d'arrivée. Mais elle tourne en rond, autour du « A » et ne s'endort plus. Elle veut se convaincre des raisons pour lesquelles elle doit s'endormir au plus tôt : *Je suis très fatiguée maintenant. Il est déjà une heure du matin. Je devrai me lever à six heures. Le chef du bureau arrive toujours une heure avant. Il ne m'aime pas. Si je ne m'endors pas immédiatement, je somnolerai dans la journée. Et quand je somnole, je commets des erreurs. Si je commets une erreur au travail, j'y penserai à nouveau la nuit prochaine avant de m'endormir. Et dans ce cas, je ne pourrai dormir de toute la nuit, et après-demain, je ferai une bêtise plus grave, et ainsi de suite. Et lui alors, pourquoi m'a-t-il parlé ainsi aujourd'hui ?* Pourtant, rien de tout cela ne peut expliquer son insomnie.

Elle fit appel à plusieurs techniques pour s'endormir. Elle tapa le mot « Insomnie » sur le moteur de

recherche *Naver* et cliqua sur les questions suivantes « L'insomnie est-elle héréditaire ? » ; « Quels sont les symptômes de l'insomnie ? » ; « Combien de temps peut vivre un être humain sans dormir ? », etc. Il y avait donc des gens curieux de sujets sur lesquels elle ne s'interrogeait jamais. Elle était pourtant en train d'en faire de même. En parcourant le test sur l'insomnie, allant de flèches « oui » en flèches « non », comme un enfant égaré cherche sa mère dans la rue, elle arriva à la conclusion qu'elle aussi était un enfant perdu. À lire des mots comme douche, lait, parfum de lavande, etc., ses yeux brillèrent à plusieurs reprises. Lorsqu'elle suivit le conseil proposé par Internet : « Pensez intensément aux eaux thermales en prenant la position numéro quatorze », elle aggrava son insomnie, car un mauvais souvenir lui revint en mémoire. À l'époque où le *jjimjilbang*<sup>1</sup> se développait partout avec succès, il s'en ouvrit un dans son quartier, réservé aux femmes, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle était heureuse d'aller dans la salle humide chauffée au charbon, heureuse d'utiliser la baignoire à tête de dragon sculptée dans le marbre et qui crachait de l'eau. Détendue dans l'agréable salle de repos, elle avait plaisir à s'imaginer vivre dans l'aisance, avec pour seules préoccupations, sa santé et de sa beauté. Dans la baignoire d'eau froide, elle aimait se servir de l'appareil fixé au mur, idéal pour l'hydro-massage du ventre ou du bas du dos. L'eau commandée par un bouton déclencheur se déversait en cascade. Un jour, alors qu'elle se trouvait dans le bain froid, une vieille dame se frottait le bas-ventre avec l'appareil de massage et fit, sans même s'en rendre compte, ses besoins sous elle. Elle bondit hors du bain en poussant des hurlements. Elle se lava vigoureusement le corps sous la douche tandis que les gens s'attroupaient. C'est seulement une fois qu'elle fut propre qu'elle osa regarder à nouveau en

---

1. Sorte de hammam à la coréenne.

direction de la baignoire. Aujourd'hui encore, elle revoit cette vieille dame voûtée, debout dans l'eau excrémenteuse, son corps décharné, sillonné de rides brunes, le visage inexpressif. Elle s'en voulait d'avoir provoqué un tohu-bohu ce jour-là. Elle découvrit que les techniques du genre : « Concentrez-vous sur ceci ou sur cela » ne l'aidaient jamais. Quand elle suivit le conseil et fit du sport pour obtenir un sommeil profond elle ne put dormir de la nuit, tant son corps était douloureux. Lorsqu'elle but du lait chaud elle eut la diarrhée. Sans raison, elle trouva la méditation ridicule. Elle ne connaissait aucune thérapie efficace et décida d'examiner dans le moindre détail, les raisons de ses insomnies.

Elle en vint à la conclusion que son caractère devait en être la cause principale. Elle se voulait tout à la fois aimable en société, intelligente et modeste, réfléchie et lucide, compétente au travail et habillée avec goût. Mais en réalité, elle ne se trouvait ni lucide ni intelligente. Elle craignait toujours le refus ou l'incompréhension. Le malentendu la décontenançait et la laissait sans réaction. Si elle voyait un collègue en colère, elle s'en attribuait aussitôt la faute. Et bien qu'innocente, elle se pliait, sans raison aucune, à l'humeur de cette personne. Elle donnait des explications qui ne lui étaient pas demandées et débitait à des interlocuteurs incrédules des discours interminables commençant par : « *Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire...* ». Elle craignait de mettre ses points faibles au grand jour et d'être ainsi méprisée sans le savoir. Elle voulait changer. Elle en avait assez de s'excuser en permanence et de se défendre sans cesse. Provoquer des malentendus sans jamais pouvoir s'expliquer était sans doute le plus difficile et le plus pénible à supporter. Mais pour résister aux malentendus, jusqu'où devrait-elle le payer de solitude ? Elle se tourmentait dès qu'il lui fallait choisir

ou prendre une décision. Au cours d'une conversation téléphonique, à la moindre réaction de son interlocuteur, au son de sa voix, à sa façon de parler, de respirer, d'hésiter, elle se troublait. Il proposait une rencontre et voilà qu'elle souffrait de se demander s'il était sincère ou seulement courtois ? À moins que ce fut elle qui avait envie de le voir ? Peut-être proposait-il cette rencontre par politesse, persuadé qu'elle n'oserait accepter ? Elle répondait alors : « *D'accord, on se verra où vous voudrez* » ou bien « *D'accord, quand vous voudrez* ». À l'égard des autres, elle se voulait prévenante mais n'était pas dupe que cette prévenance s'adressait à elle-même. Elle exprimait avec difficulté son opinion mais disait sans effort ce qui n'était pas nécessaire d'être dit. Lorsqu'elle passait la nuit à boire avec un homme, elle n'arrivait plus à le quitter. Mais s'il souhaitait rentrer, elle pensait aussitôt qu'il s'ennuyait. Elle craignait par-dessus tout d'être prise pour une gourde. Par politesse, elle s'excusait alors de l'avoir retenu trop longtemps. Elle était aussi peu habile à refuser qu'à décider ou à choisir. Si un quidam attendait impatientement sa réponse, un regard intense fixé sur elle, elle répondait toujours : « *Oui* » ou « *Je vais m'en occuper* », même si elle pensait : « *Dis-lui non, vite, dis-lui non* ». Parfois, à force de courage, elle parvenait à refuser. Mais cette fois-là, elle ne coupait pas à l'insomnie, répétant à l'envi qu'elle serait prise pour une fille sans cœur, que son refus vexerait et la mettrait dans une situation inconfortable. chaque fois qu'elle se décidait à changer de style de vie, tous lui demandaient si elle se sentait bien. Sans cesse, elle égrenait ces pensées avant de s'endormir. Cependant, elle ne découvrait toujours pas la cause fondamentale de ses insomnies.

Le matin au réveil, elle ne se souvient plus des pensées de la veille, juste avant de s'endormir. Elle n'a ni le temps ni la disponibilité de fournir un tel effort, tant sa

détermination est présente au moment de se lever. Une fois debout, elle ne cesse de s'agiter, occupée à faire quantité de choses en peu de temps. Pour se maquiller, elle suit une série de procédures aussi compliquées que celles pour s'endormir : elle applique sur son visage une lotion pour élargir les pores et apaiser la peau, puis un lait nourrissant ; une lotion tonique pour raffermir et une lotion hydratante pour assouplir ; pour pallier les dégâts des UV, elle met de la crème solaire et une base de teint qu'elle étale uniformément ; puis, un fond de teint pour cacher quelques tâches et par-dessus, une poudre compacte ; elle lisse ses sourcils avec une couleur identique à celle de ses cheveux ; la couleur doit être de plus en plus foncée en allant vers la fin des sourcils et la ligne doit être ni trop fine ni trop épaisse ; ensuite, elle recourbe les cils avec du mascara ; elle ombre légèrement ses paupières et rajoute une ligne au-dessus des cils ; elle trace le contour de ses lèvres, d'une couleur plus sombre que le rouge à lèvres, rendant la lèvre inférieure légèrement plus charnue ; elle met un rouge à lèvres et par-dessus du *Lip Gloss* pour donner du brillant ; enfin, un peu de poudre blanche sur l'arête du nez pour le rehausser. Son maquillage est pourtant modeste, ni somptueux ni grossier. Elle suit le sens commun du maquillage, comme elle respecte le code de la route. Aucune étape n'est omise, tant elle est habituée à faire ainsi, car chaque produit de maquillage remplit une fonction précise, bien qu'il existe d'autres produits qu'elle n'achète pas. Elle a si bien décomposé les séquences du maquillage qu'elle consacre beaucoup de temps à surveiller la correcte exécution de chaque phase : la crème pour les mains n'est pas la crème pour les ongles ; le gel nettoyant pour le visage n'est pas le gel nettoyant pour le corps ; et le lait démaquillant pour les yeux a sa propre autonomie. Mais au fond, elle n'est pas aussi tourmentée qu'il n'y paraît. Elle a bien d'autres soucis. Elle doit se préoccuper du stock de papier hy-

giénique, du solde de son compte bancaire, de l'absorbant d'humidité plein à ras bord. À l'heure actuelle, il existe plus de trois sortes de sacs poubelle. Les catégories d'impôts sont plus nombreuses que la variété des sacs poubelle et le nombre de maladies, pire encore. Elle veut connaître le minimum vital pour nourrir un être humain. Elle veut comprendre pour quelle raison les anciens dormaient parfaitement dans des maisons moins hygiéniques et moins sûres, tandis qu'elle souffre d'insomnie dans un endroit sécurisant. Pendant ses règles, elle ne dort pas, par crainte de salir les draps. Et lorsqu'elle les salit, hésitant entre se lever pour changer de serviette périodique, ce qui est bien embêtant, et rester au lit même si c'est désagréable, elle n'arrive plus à s'endormir. Si elle apprend que son ex petit ami sort avec une copine de cinq ans plus jeune qu'elle, ou si elle pense à sa rencontre dans la rue avec une ancienne amie du lycée, elle ne s'endort plus. À cause des vingt mille wons qu'une copine ne lui a pas encore remboursés, de l'insecte qui risque de revenir ramper sur son corps, ou du texto publicitaire reçu en pleine nuit, elle ne peut s'endormir. Elle redoute qu'un ennemi creuse un tunnel<sup>2</sup> sous sa chambre, et le souvenir d'une faute d'orthographe dans le titre d'une chanson proposée à la radio, déclenche une insomnie. Pourtant, rien de tout cela ne paraît être la cause. Depuis quand souffre-t-elle d'insomnie ? Depuis la Terminale ? Depuis l'été de sa dernière année d'université, quand elle cherchait un emploi ? Depuis qu'elle est financièrement indépendante ? La mémoire lui fait défaut. Elle se souvient seulement d'une petite fille aux joues rouges qui dormait profondément, quoiqu'il arrivât.

Cette nuit-là aussi, elle se retourna à plusieurs reprises avant de trouver une position qui lui convenait, essayant de multiples configurations avec ses oreillers.

---

2. Allusion aux tunnels creusés par la Corée du Nord.

Elle commença par une position sage, jambes jointes et mains croisées sur la poitrine. Elle se sentait à la fois calme et anxieuse, telle une ondulation légère à la surface de l'eau. Alors qu'elle comptait jusqu'à cent, elle se retourna une deuxième fois. Soudain, hasard du tri aléatoire, surgit un souvenir. Les yeux fermés, elle tirait un bout de papier à la courte paille, sur lequel était inscrit le mot « culotte ». La culotte violette que dans son obstination, sa mère avait mise dans la valise, avant le départ de sa fille pour Séoul. Une culotte grossière, aux fleurs multicolores imprimées par-dessus des rayures blanches sur un fond rouge foncé, achetée à un marchand ambulant. En préparant un assortiment de culottes du même acabit, sa mère pleurnichait, assurant qu'à vingt ans, une jeune fille devait absolument être pourvue de nombreuses culottes. Elle avait beau se dire que la fonction première d'une culotte était d'être avant tout pratique, cette culotte la déprimait chaque fois qu'elle la suspendait à une corde à linge. Un jour, alors qu'elle s'abandonnait passionnément à un jeune garçon qui lui courait après, elle oublia la culotte qu'elle portait. Au moment où il l'a découvert, son copain ne put se retenir de rire et elle... Bref, les nuits où elle n'arrivait pas à dormir, cette culotte lui traversait l'esprit. En proie à un sentiment diffus, elle ignorait s'il s'agissait de colère ou de pudeur, de honte ou de regret. Elle se retourna pour la troisième fois mais revint à la même pensée : comment avait-elle pu oublier, à l'instant fatidique, qu'elle portait cette culotte ? Elle déplora que les progrès scientifiques soient incapables de modifier la réalité. À moins qu'elle ne changeât de culotte en un éclair, grâce à la machine à remonter le temps, cet épisode resterait gravé à jamais. Elle détestait être inscrite dans la mémoire d'autrui à partir d'un événement isolé. Elle voulait bien que l'on se souvienne de ses jolis « lobes d'oreilles » mais pas de ses jolis « bouts d'esgourdes », même si le sens de ces deux mots est identique. Elle

souffrait parfois du désir d'assassiner tous ceux qui l'ont connue avant sa trentième année. Elle savait que si elle ne mettait pas fin aux ruminations, elle ne parviendrait pas à s'endormir avant l'aube. Elle changea encore de position et s'efforça d'entrer dans un état de vide et de sérénité de l'esprit. Elle ne se doutait pas qu'elle était à nouveau en train de tirer à son insu à la courte paille. Sur le bout de papier figurait cette fois-ci le nom d'une statue. Jadis, elle avait la réputation d'être brillante et sur l'insistance de son entourage, elle s'était présentée à un quizz télévisé. Dans cette émission, le gagnant remportait une grosse somme d'argent. Elle avait franchi sans peine le cap des éliminatoires et, qualifiée pour la finale, elle devait subir la dernière épreuve. L'émission était en direct et sa famille en haleine ne la quittait pas des yeux. La dernière question était la suivante : « *Il s'agit d'une statue en bronze, sculptée pendant la dynastie Goryeo<sup>3</sup> et trouvée à l'emplacement d'un temple bouddhique, situé à Hasachang-ri, commune de Gwangju-gun, province du Gyeong'gi-do. Cette statue mesure deux mètres quatre-vingt de hauteur et représente la beauté intérieure de l'Eveil, où tout n'est plus qu'harmonie. Alors, quel est le nom de cette statue de Bouddha ?* ». Dans le pays tout entier, les spectateurs supputaient les chances de répondre. À l'écran, chacun percevait l'air inquiet de sa famille lorsque le présentateur se mit à compter : « *Trois, deux, un ! Hélas ! La réponse est : La statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis* ». À cet instant, la pensée lui traversa l'esprit que jusqu'à la fin de sa vie, elle n'oublierait jamais le nom de cette statue : « *La statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis* ». Ceci dit, qui pourrait garder en mémoire un nom pareil ? Dès lors, chaque fois qu'elle ne pouvait s'endormir, elle répétait comme une punition : *La statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis... La statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis.*

---

3. Dynastie Goryeo, période de l'histoire de la Corée allant de 918 à 1392.

Combien de fois se retourna-t-elle ? Elle sentit son esprit brumeux. C'était de bon augure. La lumière, le son et les pensées se retiraient si loin qu'il suffisait de rester tranquille et de penser à ne plus penser. Le chiffre, la culotte, le bout des esgourdes et la statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis s'envolaient comme des ordures jetées depuis une navette spatiale. Dans son corps tout entier l'énergie se dissipait, elle allait lentement sombrer. Juste avant d'entrer dans le cycle du sommeil paradoxal, elle entendit un bruit « *pan* ». Elle sursauta et se réveilla. Au-dessus de ses yeux rougis, un pli absent jusqu'ici se forma sur la paupière. Elle jeta des regards partout dans la chambre. À la télévision, son coupé, la chaîne OCN diffusait une scène de poursuite en voitures. Elle se rendit compte, enfin, que son père était dans la chambre. Elle en fut irritée et s'énerva brusquement. Pourtant, elle n'avait qu'à le laisser dormir, recroquevillé comme un fœtus, tenant d'une main ferme la télécommande de la télévision. Elle ne s'entendait pas très bien avec ce père qu'elle aurait voulu ignorer.

Quelques jours auparavant, il était venu la voir. Un sac rouge *Eastpak* sur le dos, le lacet de fermeture bien serré, il donnait l'impression qu'il lui manquait une case. Par la porte entrebâillée elle dévisageait son père, debout, hésitant.

— *Qu'y a-t-il ?*

Dès qu'elle ouvrit la bouche, il lui tendit, d'un air soulagé, un sac plastique noir rempli de clémentines.

— *Tu aimes bien ça, n'est-ce pas ?*

Elle ne posa aucune question à ce père qui ne cessait de faire des compliments sur le mobilier et sur le revêtement de sol. Elle ne voulait pas savoir comment il vivait car il lui semblait qu'à l'instant où elle l'apprendrait, elle devrait le prendre en charge. Quand il fit l'éloge du ménage bien fait dans cette médiocre

chambre de location, située à l'entresol de l'immeuble, elle comprit qu'il avait une arrière-pensée en tête. Dans cette tenue déplorable, il donnait l'impression d'être dévoré d'inquiétude. « *Mais, je ne ferai aucune remarque avant qu'il ne parle* ». Son père demanda brusquement :

— Combien paies-tu pour ce loyer ?

— Pourquoi ?

— Pour rien... comme je suis fier de toi...toute seule...

Par la suite, ils ne parlèrent plus. Longtemps après, son père dit à nouveau :

— J'aimerais bien rester quelques jours chez toi.

Dans son for intérieur, elle ne cessait de dire :

— Dis-lui non, dis-lui non, vite, dis non.

Mais elle s'entendit répondre :

— Oui, tu peux rester.

Depuis, le père ne bougeait plus de la chambre de sa fille. Il agissait naturellement, comme s'il vivait ici depuis toujours. Au début, il avait proposé de dormir dans la cuisine. Mais sitôt qu'elle fut couchée sur son petit matelas posé à même le sol, le père se glissa furtivement sur le grand matelas déroulé par sa fille. Dès lors, chaque fois qu'elle était sur le point de s'endormir, à l'aube, elle entendait le bruit de la télévision qu'il allumait, *pong, pong*, comme des pétards qui éclataient, l'empêchant d'atteindre le sommeil profond.

Le premier jour, elle crut que son père regardait la télévision pour fuir ses soucis. Mais le lendemain et le surlendemain, elle comprit qu'il était drogué, incapable de s'endormir sans l'écran allumé. La veille au soir, elle avait encore étalé la literie et il était resté couché tout le jour, hormis pour aller aux toilettes ou pour se préparer des nouilles instantanées. Jusqu'à ce qu'elle revienne du travail, son père regardait la télévision, allongé sous la couette, la tête appuyée sur un amas d'oreillers récupérés sur le matelas de sa fille. Lorsqu'elle rentrait vers dix heures du soir, elle ne voyait que le torse de son

père. Elle imaginait que la partie inférieure du corps, masquée par la couette, était profondément enracinée dans le sol de béton. Elle pensa qu'il n'avait peut-être plus de jambes, qu'elle avait oublié cette réalité car elle ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Il laissait toujours la télévision allumée, même s'il ne la regardait pas. Dès qu'elle rentrait, elle enfilait un jogging, procédait à une toilette sommaire, et appliquait un lait hydratant sur son visage. Assise devant un meuble à tiroirs, elle regardait dans un miroir ses yeux, son nez et sa bouche, et voyait en réduction les yeux, le nez et la bouche de son père. Habillé d'un maillot de corps ras de cou, son père regardait d'un œil terne une émission consacrée aux girafes d'Afrique, sur la chaîne *National Geographic*. Bien qu'il ne sache pas jouer, il suivait le déplacement des pions blancs et des pions noirs qui remplissaient entièrement l'écran de la chaîne dévouée au jeu de *Go*. Il regardait aussi l'émission « *Une fenêtre entre le Sud et le Nord* », « *Clinique du couple, l'amour et la guerre* », « *TV Show, de vrais chefs-d'œuvre* », « *La compétition du roi des chanteurs* », « *Cours de préparation au Concours National des Fonctionnaires de neuvième classe* », « *Challenge On Game Net* », « *L'office des nouveaux croyants* », « *Atopie, il reste encore de l'espoir* », « *Collections de Milan* », « *Saveur contre Saveur* », « *Le tribunal de la TV dans la vie quotidienne* », mais aussi les informations, la publicité et le téléachat. Bref, il regardait tout ce que la télévision diffusait. Ce père qui ne se souvenait plus de ce qu'il avait vu et regardait à nouveau ce qu'il avait déjà vu. Ce père qui donnait l'impression d'être venu chez elle pour regarder la télévision. Il pouvait rester silencieux plusieurs jours durant, sans trouver cela anormal, sans même s'apercevoir des insomnies de sa fille, les yeux rivés sur l'écran aux trois millions de pixels. Elle inclina le miroir et le visage du père disparut du reflet. Pressant fortement le bout du tube, elle appliqua énergiquement de la crème *Neutrogena* sur son pied, à l'endroit du talon crevassé.

Tournant le dos à son père, elle éteignit la lumière et s'allongea sur son matelas. Il baissa aussitôt le volume de la télévision. Pelotonnée, elle s'efforça de dormir. Elle pensa que le lendemain, il ne faudrait pas oublier d'acheter de la crème pour les pieds et se demanda si elle rachèterait des nouilles instantanées, parce que son père avait déjà tout mangé. La lumière de la télévision qui dansait comme un monstre dans son dos, l'énervait. Dans cette émission sur le show-business, les téléspectateurs apprenaient que l'acteur *Jeong Woo-seong* était allé déjeuner dans tel restaurant ce jour-là. Ils découvraient aussi le type d'hommes que préférait la chanteuse sexy *Lee Hyo-ri*. Elle s'enroula encore un peu plus sur elle-même pour se protéger du clapotement des ondes électromagnétiques. Depuis que son père vivait chez elle, la durée de son sommeil avait remarquablement diminué. Elle commettait plus souvent des erreurs au travail et trouvait que son directeur l'en détestait d'autant. Elle s'efforçait de s'endormir, mais la lumière de la télévision l'agaçait. Elle ne pouvait pourtant pas lui demander de l'éteindre. Elle se retourna plusieurs fois. À un moment, quand elle sentit le silence peser, elle se retourna d'un coup et vit son père piquer du nez. Elle s'approcha avec précaution, lui prit la télécommande des mains et éteignit le téléviseur. Il se réveilla en sursaut, chercha à tâtons dans le noir la télécommande, ralluma la télévision et s'endormit à nouveau. Il ressemblait à un animal assoupi, tenant fermement son repas entre ses pattes. Il se mettrait sans doute à grogner féroce si elle éteignait à nouveau le téléviseur. Elle n'avait pas compris que l'entêtement de son père à laisser la télévision allumée sans la regarder était une forme de revendication. *Mais bon sang, avait-il l'intention de torturer les nerfs de sa fille jusqu'à ce qu'elle en meure? Réapparue au bout de tant d'années, devait-il ajouter une raison supplémentaire aux dizaines de milliers de raisons aux insomnies de sa fille?* Elle décida de lui demander la date de son départ.

Puisqu'il téléphonait en cachette dans la cuisine avec le téléphone portable de sa fille, il devait avoir un endroit où aller. Elle regarda l'heure et soupira. Il était trois heures du matin.

Elle ne dormit pratiquement pas d'une semaine. Au petit matin, à peine s'endormait-elle que le bruit, *pong* la réveillait et quand elle se rendormait, le réveil sonnait. Les nerfs à vif, les yeux douloureux de fatigue, elle perdit l'appétit et son visage se creusa. Elle ne savait plus si c'était la télévision qui contrariait son sommeil ou ce père qui ne pouvait s'empêcher de la regarder. Entre ses efforts désespérés pour s'endormir et la hargne de son père à défendre la télévision, l'erreur avait pris naissance dans le partage de la même chambre. Les anciens disaient que la télévision gâchait la vie des enfants, mais elle pensait plutôt que cet appareil gâchait la vie des adultes. Elle ignorait tout du passé de son père. Il avait ruiné la famille et s'était évanoui dans la nature. Sa femme était tombée malade par sa faute. Et sa fille avait la conviction que, quoiqu'il fasse, il raterait toujours tout : « *Est-ce que j'ai déjà vu mon père réussir la moindre chose ? Et s'il veut s'installer ici définitivement, que devrais-je faire ? Mais le plus urgent pour l'instant est de m'endormir. Il faut dormir. Quoiqu'il arrive, je dois dormir. Mais comment ?* ». Elle oublia les dizaines de milliers de causes qui l'empêchaient de dormir. Elle pensa qu'un doux sommeil l'envahirait, si seulement la télévision disparaissait. Ce soir-là, dès son retour, tandis que son père était aux toilettes, elle coupa d'un coup de ciseaux le câble de la télévision. Elle coupa ce fil comme son père avait jadis rompu les liens avec sa famille.

Mais dès qu'il sortit des toilettes, elle regretta profondément son geste. Ignorant l'air embarrassé de son père, elle comprit qu'elle devait parler avec lui. Cette ambiance, ce silence et ce père si imprévisible ! Il la

fit penser à une émission de jeux diffusée à l'aube : des machines minuscules comme des insectes transportaient sans répit des cailloux. Les commentaires enthousiastes de l'animateur, débités dans une langue qu'on eût dit venue d'ailleurs, lui paraissaient saugrenus. Dans ce petit matin étrange et rude, en regardant le visage sérieux du joueur, elle avait senti qu'elle vivait dans une autre époque ; pourtant elle avait continué de regarder la télévision sans changer de chaîne. Depuis une heure, elle était mal à l'aise et cette ambiance étouffante lui devenait insupportable. Dans son for intérieur, elle cria : « *Père, dites quelque chose ! Dites-moi ce que dirait un père dans un feuilleton télévisé ?* ». Elle se coucha plus tôt que d'habitude. Quand elle éteignit la lumière, son père tripatouillait la télécommande. Dans le calme soudain, elle se tracassa de pensées aussi nombreuses que futiles. Elle entendit la respiration particulièrement forte de son père, la salive qu'il avalait. En produisant une kyrielle de bruits les plus divers, il semblait revendiquer son existence à côté de sa fille. Elle avait le sentiment d'avoir commis une erreur. Mais elle ne voulait pas prendre l'initiative d'expliquer son geste. Ni l'un ni l'autre ne cherchait querelle. Pour avoir coupé le câble, elle se trouva méprisable. Elle n'aimait pas son attitude. Elle se souvint du rédacteur en chef d'un magazine de mode. Elle l'avait rencontré quelques années auparavant, à l'occasion d'un petit article qu'elle voulait publier, par besoin financier plus que par amour ou génie de la littérature. Lors de l'entretien, le rédacteur en chef s'était montré doux et raffiné. Elle lui avait remis quelques pages d'un texte rédigé pendant le cours de culture générale à l'université, puis elle était sortie du bureau après avoir pris un café. Ce jour-là, après maintes hésitations, elle n'avait pu répondre à la question du rédacteur en chef, quand il lui avait demandé quel était son auteur préféré. À l'inverse, le rédacteur en chef lui avait donné, sans difficultés et dans un sou-

rire, le nom de son écrivain favori. Depuis, elle n'avait plus de nouvelles du magazine. Un jour, elle chercha une interprétation différente au résultat de cet entretien. Elle se demandait si le rédacteur n'avait pas voulu l'impressionner avec ses connaissances littéraires, alors qu'elle avait été incapable de citer le nom de son auteur préféré. Ainsi, en ne donnant plus signe de vie, il ne se montrait pas tout à fait injuste. Elle s'en voulait d'avoir été séduite par la douceur du rédacteur en chef, bien qu'elle n'ait su répondre à sa question. Elle ne comprenait pas la raison pour laquelle les gens s'exprimaient par sous-entendus, laissant à leurs interlocuteurs le soin de comprendre plus qu'il n'était dit. Le rédacteur en chef avait pu poser la question sans intention cachée. Elle avait déjà échoué à des entretiens de recrutement parce qu'elle consacrait plus d'énergie à déceler les arrière-pensées de son intervieweur plutôt que de répondre à ses questions. Lorsqu'elle commença à se méfier du monde, elle découvrit que l'interprétation conférait souvent au babillage. Mais ce jour-là, en lançant son père sur une fausse piste, elle fit semblant de n'être pour rien dans l'affaire du câble sectionné. Elle tourna le dos et s'exhorta à ne plus réfléchir. Tout à coup, une pensée lui vint : *Peut-être, mon père ne sort pas de la chambre parce qu'il n'a pas d'argent ?* Elle aussi ne voulait ni sortir ni rencontrer ses amis lorsqu'elle n'avait plus d'argent. Elle se demanda si elle lui allait lui en donner. Il n'aurait plus de raison d'être un homme-tronc, les jambes dissimulées sous la couette. Il mènerait une vie plus active, il se promènerait ou irait faire des courses. Il regarderait moins la télévision et elle pourrait plus facilement s'endormir. Mais elle n'avait aucune envie de lui faire la moindre largesse. Elle ne se souvenait pas que son père lui ait offert un jour un cadeau. Si elle lui donnait de l'argent, il pourrait mal interpréter ce geste et en déduire qu'elle l'aime par exemple, ou qu'ils s'entendent bien. *Mais si j'arrivais à offrir quelque chose à ce*

*père qui n'a jamais rien fait pour moi, quelle revanche ce serait !* Elle était sûre que la télévision était la cause de bien des ruptures familiales. Mais si la télévision n'existait pas en Corée, les relations familiales seraient épouvantables. Cette nuit où elle attendait un sommeil profond et doux, elle s'irrita d'avoir encore tant d'efforts à faire pour s'endormir. Elle se rendit compte qu'elle avait oublié d'acheter de la crème *Neutrogena*, au retour de son travail.

Le lendemain, elle voulut anticiper la réaction de son père. Timide comme il l'était, il se montrerait gauche et déborderait sans doute de gentillesse avec sa fille. *Mais j'opposerai mon indifférence. En silence, je ferai ma toilette avant de me coucher, puis je me glisserai dans les draps, comme si je ne me rendais compte de rien. Peut-être, par amour propre, il n'en parlerait pas. Il sera heureux d'avoir un peu d'argent mais ne le dira pas. Dans une situation d'urgence, qu'est-ce qui peut égaler l'argent ? Il pourrait réfléchir avant d'allumer la télé dès l'aube. Mon père n'est plus le même, lui aussi a vieilli. Avec l'âge, on devient plus fragile psychologiquement, et quand on est fragile on est aussi plus facilement ému. Même lui aurait certainement envie de me récompenser.* Mais, de son père elle n'attendait rien. Elle voulait seulement restaurer son amour-propre écorné. Elle pensa aux cent mille wons déposés le matin sur le téléviseur, avant son départ au travail. Elle descendit d'un pas léger l'escalier qui menait à l'entresol. Elle détestait entendre le bruit de ses talons, *tang-tang..* Depuis l'arrivée de son père, elle détestait encore plus ce bruit. Elle ouvrit la porte du studio et entra. L'odeur d'égout, la chaleur et l'humidité habituelles flottaient dans l'air. Rien n'avait changé, sinon que les jambes de son père, qu'elle avait crû enracinées à jamais, s'étaient remises en ordre de marche pendant son absence.

En retrouvant l'intimité de sa chambre, elle ressentit le sommeil. Elle se débarrassa de ce jogging, cause possible de ses insomnies, passa un short et un

tee-shirt ample. Elle fit sa toilette quotidienne, massa avec une crème cicatrisante son talon et s'allongea sur son matelas. Un bref instant, elle eut envie de ranger le matelas prêté à son père, mais se ravisa à l'idée d'avoir à le toucher. Pour la première fois depuis longtemps, il n'y avait ni lumière ni bruit. Elle attendit allongée, dans l'obscurité l'instant où elle sombrerait dans un profond sommeil. Elle adopta une position sage, jambes rapprochées et mains jointes sur la poitrine, voulut compter jusqu'à cent, s'arrêta à quatre-vingt sept et se tourna sur le côté. Elle se souvint brusquement qu'elle avait oublié de régler les charges du studio à la propriétaire. Peu après, elle ferma à nouveau les yeux, fit un autre tirage à la courte paille et tomba sur le mot *poil*. Elle déplora que ces histoires insignifiantes, qu'elle croyait oubliées, reviennent l'importuner, comme une colonie de fourmis s'agglutine autour d'un biscuit. Elle poussa un soupir. À cette époque-là, en première année de l'université, pendant le cours de philosophie contemporaine, elle avait été déléguée par son groupe à la présentation d'un dossier. Habillée d'un tailleur de couleur crème, jambes sagement repliées, assise légèrement de biais comme ces femmes de la télévision, elle soutenait un sujet sur Bergson, avec une élocution parfaite, très satisfaite d'elle-même. En tournant une page manuscrite de son exposé, elle découvrit tout à coup, au milieu du tibia recouvert par le collant, un poil, probablement tombé de son slip au moment où elle s'était habillée. Ce poil lustré et bouclé ne pouvait être confondu avec les autres poils du corps. Il se détachait, bien visible sur la blancheur de son tibia. Elle se mit à paniquer, craignant que quelqu'un ne le remarquât. Pourtant, il était hors de question de passer la main sous le collant pour le retirer ou pour le repousser discrètement vers le mollet. Elle aurait pris le risque d'attirer l'attention des étudiants. L'idée que les garçons du premier rang avaient dû remarquer ce poil pubien la tourmenta au-

tant que le souvenir des sueurs froides qu'elle avait alors éprouvées. Elle voulut s'interdire de penser. Elle craignait qu'une peccadille survenue dix ans auparavant ne remonte à la surface, si elle jouait à nouveau au jeu de la courte paille. Elle se tourna sur le ventre. Cet épisode lui rappela son ancien copain. Il se moquait toujours de ses jambes aux chevilles fines qu'il comparait à des pilons de poulet. Elle sourit à cette évocation, mais ce temps-là était révolu. Le pilon lui donna brusquement envie de poulet. Son morceau préféré était le cou pour lequel ses amis éprouvaient une profonde aversion. Cette partie la plus tendre était pourtant la meilleure. Petite, son père lui ramenait parfois un paquet rempli d'une dizaine de cous de poulet, - sortis d'où, on l'ignorait - puis s'endormait aussitôt en exhalant une forte odeur d'alcool. Depuis ce temps-là, elle n'en mangeait plus. Plus exactement, elle n'aimait plus le poulet. Dès que la pensée de son père surgissait, sourcils froncés elle la repoussait aussitôt. D'ordinaire, lorsqu'elle voulait chasser une pensée futile, elle n'en revenait qu'avec plus d'insistance. Sauf au moment précis où elle en avait besoin. Le départ de son père lui revint à l'esprit et elle s'inquiéta. Elle n'entrevoyait aucun motif à son départ. *Le temps était sans doute arrivé à échéance ? Il a affirmé vouloir rester quelques jours seulement ; il donnait l'impression d'être un fugitif. Peut-être est-il recherché ? Lui ai-je fait de la peine avec cette histoire de télévision ? Comment a-t-il pu partir sans un commentaire, alors que je l'hébergeais ?* Elle se reprit, secoua la tête et pensa à la statue en bronze du Bouddha Sakyamuni assis, au pont le plus long du monde et aux vapeurs d'eaux thermales. Mais du coup, le rédacteur en chef lui revint en mémoire et avec lui, l'argent de poche pour son père. *Probablement avait-il mal compris ce geste, l'interprétant comme un remboursement de ses frais de transport ? Ou bien, comme une façon élégante de réclamer son départ, à l'instar du câble de télévision que j'avais coupé ?*

Soudainement, elle fut prise d'inquiétude. Plus précisément, elle se sentit oppressée. Par nature, elle ne supportait pas d'être incomprise. Elle fixa l'écran du téléviseur, étouffant comme une fenêtre close. Eteint, il avait l'air idiot. Elle exhala un profond soupir et murmura :

— Père, du fond de mon cœur, j'affirme que je n'avais nulle autre intention que de t'offrir cet argent.

Le temps passait et, sans qu'elle s'en aperçoive, un sommeil lourd l'envahit peu à peu. Il était quatre heures du matin. Subitement, elle ne voulut plus s'endormir, au prétexte qu'un court sommeil la ferait souffrir bien plus qu'une longue veille. Habituellement, elle souffrait tant de ses insomnies qu'elle en pleurait. Mais cette nuit-là, l'étrange sensation d'un sommeil proche l'envahit. Les paupières alourdies par une force irrésistible se baissèrent lentement et elle succomba.

Elle était étendue comme un arbre abattu. De son front coulait une sueur froide et de ses lèvres sèches s'échappaient de profonds soupirs. Ces nuits sans sommeil l'avaient rendue lourde au point de ne pouvoir bouger d'un pouce et ni le bruit ni la lumière ne la dérangeaient. La transpiration, profuse comme une averse trempait le drap. Elle rêvait. La scène se déroulait dans l'aire de jeux d'un quartier. Elle reconnut cette aire malgré la neige qui la recouvrait. Il y avait là une fillette de cinq ans environ et son jeune papa. La petite fille était en colère. Un peu plus tôt, elle n'avait pu prendre l'autocar pour aller jouer à la luge avec ses amis. Elle importunait son père et réclamait d'y aller à tout prix. La scène n'était pas très nette, mais cette histoire ne lui était pas inconnue. Dans cette aire de jeux où il n'y avait personne d'autre que cette petite fille en colère et son père, la neige atteignait le niveau des chevilles. Le papa portait sur l'épaule une pelle gigantesque en forme de cuillère. Soulevant sans effort sa fille, il l'assit

dans l'arrondi de la pelle parfaitement ajusté à cette enfant si menue. Tenant la pelle par le manche, le père aux jambes robustes entreprit de faire des cercles sur place. La petite fille, toute à sa joie, riait beaucoup et criait : « *ca-a-ak...* ». Le père, grisé par les rires de sa fille, accélérât les rotations et se déplaçait en tous sens. Le visage du père et celui de la petite fille étaient rouges de joie. Il tournait si vite que la petite fille ne parvenait plus à distinguer clairement le visage de son père. Elle était cette petite fille, assise là dans la pelle.

Soudain, elle eut peur de la vitesse à laquelle elle tournait.

Son père s'agitait, mais curieusement c'est elle qui suait à grosses gouttes, malgré le froid de l'hiver. Plus le père se démenait pour amuser sa fille et plus elle transpirait. À l'instant où elle allait hurler d'arrêter, le visage du père s'estompa et disparut dans le décor en arrière-plan. Le rêve était heureux mais elle donnait l'impression de souffrir. Elle se réveillera, étonnée par la transpiration subitement refroidie. Elle ne se souviendra pas de ce rêve confus. Et, si elle s'en souvenait un jour, elle penserait qu'il s'agissait d'une scène de feuilleton télévisé. Ensuite, elle compterait alors de un à cent et chercherait la cause véritable parmi les milliers de causes possibles à ses insomnies. Triste, elle pleurerait peut-être. Elle se retournerait encore une fois dans son lit et décréterait qu'il n'y a aucune raison à ses insomnies.



# LE POISSON DE PAPIER



Parfois, il songe à un lieu merveilleux. Une déchetterie de blagues ratées, un casier de héros enrhumés, un magasin d'insignes du mérite, et d'autres lieux anonymes. Tandis que les maisons, les magasins, les toilettes publiques, les écoles et les villes autour de lui offrent l'image d'un monde hexagonal, il n'entrevoit, lui, aucune frontière à son imagination. Il possède actuellement un téléphone portable dont le numéro commence par 016 et une adresse électronique qui commence par la lettre B. Son compte bancaire commence par 070 et son permis de conduire par 02. Il est né en 1980 et nous sommes maintenant en 2004, à Séoul. L'endroit où il vit est le monde réel, le monde des hommes ordinaires, un monde de malentendus. Pourtant, il l'ignore. Il ignore qu'en 2004, à Séoul, le patriarcat est toujours de mise. Le temps passe, mais il vit allongé sur son lit et se caresse l'entrejambe, dans l'ignorance des choses de ce monde.

Il est né au Col de la Merde. C'était un quartier auquel on accédait par un escalier étroit et tortueux au bout duquel le ciel semblait surgir. On aurait pu grimper cet escalier en égrenant le nom de son père, le nom du père de son père et le nom du père du père de son père, on n'en aurait jamais vu le bout. Une jeune mariée descendit un jour cet escalier pour aller au marché, en appelant elle aussi le nom de son père, du père de son père et encore du père du père de son père, et quand

elle n'eut plus aucun nom à faire valoir, elle disparut. Les gens savaient. Les gens savaient qu'un temps infini était nécessaire pour descendre le Col de la Merde. Les enfants des enfants des enfants le descendaient avec obstination et se transformaient au fur et à mesure en d'autres races humaines et le monde changeait radicalement. Comme une lumière partie de Terre n'atteint une autre planète que des centaines d'années plus tard, ces enfants, parvenus dans une ville improbable, auront honte de briller de la sorte.

Il ignore si le Col de la Merde existe toujours. Il sait pourtant que des endroits identiques abondent sur terre. S'ils s'effondrent, ils sont reconstruits si vite que nul ne s'en aperçoit. Il ignore beaucoup de choses, mais ça, il le sait.

Il y a de cela une vingtaine d'année, donnant la main à sa maman, il grimpait l'escalier du Col de la Merde. Chaque fois qu'une marche de l'escalier était franchie, il posait une question.

— Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi le ciel est-il bleu, la terre rouge...?

Plus ils grimpaient, plus les questions s'enchaînaient. De tout son corps, sa mère transpirait à grosses gouttes. Elle était tendue par la crainte que sa main moite ne laissât échapper son enfant et qu'ainsi il dévalât l'escalier jusqu'en bas. Il posait sans cesse les mêmes questions, et sa mère, pourtant énervée, lui répondait toujours avec patience. Elle était si essoufflée qu'elle semblait sur le point de mourir. Elle montait l'escalier en portant son enfant tantôt sur le dos, tantôt dans ses bras, puis le posait au sol et lui donnait la main. Enfin, le moment arrivait où la mère, le visage blanc comme un linge, gravissait la dernière marche, les jambes flageolantes. Dans un bavardage qui n'avait cessé jusqu'ici, son fils l'appelait à nouveau :

— Maman.

La tête proche d'implorer sous la fréquence des questions, la mère, toute prête à l'infanticide, s'écria :

— Quoi encore ?

— Pourquoi ce col s'appelle le Col de la Merde ?

Elle tergiversa un court instant. En vérité, les gens qui habitaient jadis à l'intérieur des quatre grandes portes de Séoul venaient jeter leur seau de pisse et de merde ici, donnant à ce col le nom de Col de la Merde. Après une courte hésitation, en le soulevant sur la dernière marche, elle répondit :

— Dans ce col, si l'on joue au jeu des devinettes en vingt questions, on le franchit plus rapidement. C'est pour cela que l'on appelle le Col de la Merde.

Il est né prématuré. Ses parents n'étaient pas assez fortunés pour le mettre en incubateur à l'hôpital. Présument sa mort prochaine, ils avaient placé le bébé dans la partie de la chambre la moins chauffée. Or, trois jours passèrent et le bébé, loin de mourir, ne cessait de hurler au point d'en secouer les murs de la chambre. La mère s'approcha de l'enfant et lui fit prendre à la petite cuillère une infusion d'orge grillée. Bizarrement, il s'arrêta sur-le-champ et déglutit l'infusion à petites gorgées. En songeant : *S'il était né dans une famille riche, il serait déjà mort, mais c'est à notre pauvreté qu'il doit d'être toujours en vie*, la maman prit son enfant et le coucha dans la partie la plus chaude de la chambre. Un jour, rentrant à la maison après son travail, un sachet de nouilles instantanées Samyang sous le bras, son père, tout étonné de voir sa campagnarde de femme, debout trois jours après l'accouchement, s'en retourna acheter un autre sachet de nouilles, non sans penser que la naissance de cet enfant était bien fâcheuse.

Sa mère n'avait pas beaucoup de lait. Les mémères du quartier lui avaient conseillé de prendre du potage de pied de veau pour provoquer la montée de lait. Sans

le sou, elle s'était rabattue sur du potage de pied de cochon. Mais son enfant, en grand appétit, la faisait souffrir en permanence de déshydratation. Lorsqu'elle n'avait plus les moyens de s'offrir des pieds de cochon, munie d'une bouilloire, elle allait acheter du *makkeolli* qu'elle buvait au moment de la tétée. Elle tenait son bébé sur sa hanche, d'une seule main, tandis que de l'autre, la bouilloire à la main, elle buvait l'alcool de riz à grandes lampées. Son enfant dans les bras, la mère s'endormait, son vêtement dégrafé, des traces blanches et sèches sur le col. Plus tard, surpris par l'abondance de ses rêves durant la sieste, il se souviendrait avoir été nourri par un sein lourd de *makkeolli*.

Il grandissait dans une chambre aux murs tapissés de papier journal. Dans cette chambre, la hauteur du côté droit et la hauteur du côté gauche n'étaient pas identiques, pas plus que n'étaient identiques la surface du plafond et la surface du sol. L'année où il eut six ans, sa mère alla travailler dans une usine de faux cils. Jusqu'au moment où sa mère rentrait à la maison, l'enfant restait seul, enfermé dans la chambre, équipée d'une unique table basse recouverte d'un carré de tissu, d'un vase de nuit, d'une couette et d'une penderie en kit. Il n'y avait ni télévision ni livres. La seule occupation possible consistait à dormir ou bien à s'abandonner à la rêverie. Il avait l'habitude de s'assoupir les bras tendus au-dessus de la tête, prêt à crier « hourra ». Cette position conférait à la punition tant il transpirait à grosses gouttes pendant son sommeil. Sa mère abaissait les bras de son fils en marmonnant :

— On dit que les enfants qui dorment ainsi auront beaucoup de soucis.

Il dormait à deux reprises. Dans la journée, par ennui et dès le soir, à cause de la fatigue de ses parents, et de l'électricité qu'il fallait économiser. Il dormait paisiblement la nuit, mais la sieste de la journée était peuplée de nombreux rêves provoqués par une angoisse permanente.

Un jour, au moment où un poisson se jeta sur lui, bouche grande ouverte, il sortit brutalement de son rêve. Couvert de sueurs froides, il respirait bruyamment. Il était seul et le calme régnait. Il promena son regard autour de la chambre comme s'il atterrissait sur une planète inconnue. Au mur, les lettres des journaux jaunies se juxtaposaient comme les graines noires d'un végétal venu d'ailleurs. Ces lettres sur le mur semblaient chuchoter entre elles mais s'arrêtaient de parler dès que son regard les recouvrait. Epongeant la sueur de son front avec le dos de sa main, il s'approcha d'un mur. Les murs de la chambre n'avaient jamais attiré son attention. Dans cette pièce où n'existait aucun jouet, les murs, le sol et le plafond se rapprochèrent soudain de lui. Il découvrit ainsi un moyen de s'amuser, autre que celui de dormir ou d'imaginer. Il déchiffrait les lettres comme un animal reconnaît sa nourriture. Il tapotait sur les lettres comme s'il donnait un coup pied à une bête qui feint la mort. Chaque journal, aux textes verticaux imprimés à l'ancienne, portait une date différente.

Rendre public XXX<sup>1</sup> 5 articles de l'affaire XX ; éviter XX démesuré mais respecter XX ; 8 milliards 3 cents millions de wons fixé par XX pour l'année prochaine ; baisse du prix des piments ; 27% de XX que 78 X ; prêt d'argent le jour même ; don de XX ; mes XXXX ; le 27 la cérémonie de prise de fonction de 9<sup>e</sup> XXX ; reprise du cours de l'institut privé Gyeong-bok ; congélation ; soudure ; institut privé Ankuk désigné par l'armée de terre ; entretien de la voiture ; N° 1 de ma région pour la saveur ; Bestaze, un médicament pour une digestion adaptée à notre alimentation ; XX de 5 personnes impliquées dans XX

---

1. Il s'agit de caractères chinois ou de mots anglais, incompréhensibles pour le jeune enfant.

; 42% de l'eau du robinet est XX ; félicitations, vous avez gagné, agence Immobilière Seorak ; félicitations pour votre gain, Société Gwangjin....

Il lisait et dévorait les titres, se régala à prononcer des mots aussi inconnus que mystérieux. Le programme de télévision, la météo, la publicité pour les films, tous les articles des journaux lui paraissaient sans fin. Il lisait un journal plein de trous, avec des caractères chinois et des mots en anglais qu'il ne comprenait pas. Mais en quelque sorte, il était chanceux. Ne pouvant tout comprendre, il ne pouvait être abusé.

Ce soir-là, tirant ses parents par le bas de leurs vêtements, il pointa du doigt les mots obscurs. Ses parents avaient l'air embarrassé. Eux non plus ne lisaient ni les caractères chinois ni l'anglais. Ils étaient malgré tout étonnés que leur fils ait appris à lire en si peu de temps. Car sa mère avait arrêté de lui apprendre à lire. Elle lui demanda :

— Comment as-tu appris tout ça ?

Penaud, il répondit par un hochement de tête.

Après avoir lu un mur complet, il en lut un autre. Et quand il eut à nouveau terminé la lecture, il passa au suivant. Plus il se déplaçait d'un mur à l'autre, plus son monde intérieur s'ouvrait, et plus il lisait rapidement. Il lut les quatre murs, les relut et les relut maintes fois. Dès qu'il avait achevé la lecture des quatre murs, il recommençait depuis le début. Mais il s'évertuait à lire d'une façon différente. Il associait un mot à un autre, mélangeait une phrase à une autre, à la manière d'un puzzle. Tantôt il imaginait à sa guise le sens d'un mot inconnu, tantôt il recomposait à l'horizontale ce qui avait été écrit à la verticale. Même si cette façon de lire lui était plus difficile que la précédente, il la préférait. Il la trouvait en réalité bien plus amusante.

Les mois passèrent et vint l'ennui de lire toujours les mêmes textes. Il leva la tête et regarda au plafond. Le toit fuyait et la pluie avait imprégné les journaux. Il comparait ce plafond au bas ventre de sa mère. Il avait envie de toucher les lettres collées au plafond. Mais il ne pouvait ni les atteindre ni les lire. Debout au milieu de la pièce, il levait les yeux, sourcils froncés, et ressemblait à un enfant qui attend sans broncher l'arrivée d'une navette spatiale. Pourtant, ce qui lui parvenait n'était pas la lumière éblouissante de la navette, mais des taches noirâtres qui s'élargissaient peu à peu. Elles grandirent au point qu'elles finirent par déborder sur les murs. Les lettres qu'il traquait une à une mouraient comme des animaux lors d'une épidémie. Il craignait d'être avalé par ces taches en même temps que les murs. Souvent, se réveillant en pleurs d'un cauchemar, il surprenait ses parents en pleine activité sexuelle.

Quelques jours plus tard, son père tapissa la chambre. Pourtant le papier peint ne resta pas longtemps intact. Quelques temps après que la chambre fut devenue propre, une tache de la taille d'un petit pois apparut puis devint rapidement aussi grosse qu'une pastèque. La tache couvrit complètement le plafond et suivant l'arête du mur, descendit lentement jusqu'au sol. Son père colla par-dessus une feuille de papier journal et lorsque la tache apparut à nouveau, il appliqua encore une autre feuille par-dessus. Les trous par lesquels s'écoulait la pluie n'avaient pu être bouchés avec du béton, et de nouvelles feuilles de papier journal s'ajoutaient les unes aux autres, comme la croûte d'une plaie, pour se transformer en une épaisse couche qui protégea la famille des courants d'air jusqu'à ce qu'elle quitte ce logement.

Les années passèrent depuis le jour où il avait demandé l'origine du nom « Col de la Merde », et

bien avant de comprendre la réponse de sa mère, la famille avait déménagé à la campagne. Son père avait démissionné de la société de fabrication de transformateurs dans laquelle depuis sept ans il attendait une promotion qui n'était pas venue à cause de son unique diplôme de l'école primaire. Il répétait :

— Si on retourne au village natal quand on est vieux, on ne pourra pas être bien accueillis.

Il avait rajouté :

— Retournons-y. Ici, même si nous sommes chez nous, nous avons toujours l'air d'être invités.

Depuis, l'enfant grandissait dans un petit bourg à la campagne. Sa mère pressentait que son fils aurait certainement bien travaillé à l'école. Mais dès qu'il y entra, il oublia aussitôt ce qu'il avait appris. En dictée, la note était nulle et il lisait en ânonnant. Il grandissait de façon ordinaire, à la manière de bien d'autres enfants. Il attrapa la rougeole, il répondit aux adultes, il se masturba, il fut chef de rang dans sa classe et regarda la télévision le nez sur l'écran. Il était un enfant pour lequel les parents n'éprouvaient ni honte ni fierté. La honte vint lorsqu'il fut recruté dans un lycée grâce au manque de candidats, et ils eurent plus honte encore quand il fut reçu au concours d'entrée d'un institut universitaire de seconde zone, situé dans une petite bourgade.

Mais lui non plus n'éprouvait aucune fierté à l'endroit de ses parents. Il n'avait aucune idée du métier exercé par son père, graveur de sceaux. Ce métier n'était ni meilleur ni pire qu'un autre dans ce village où les habitants disposaient tous du même niveau de vie, et il n'avait jamais eu à subir de moqueries ou d'humiliations à cause du métier de son père. Jusqu'au jour où celui-ci, ivre mort, réveilla son fils qui dormait en sous-vêtements. Le premier mit dans la main du second une clémentine sortie d'où, on ne le savait, et tripotée au point qu'elle en était devenue chaude, puis il s'était lancé

dans un discours incompréhensible. Sous l'emprise de la boisson, il interrogeait sans hâte son fils qui l'écoutait attentivement :

— Tu as honte de mon métier ?

Il n'avait jamais eu honte du métier de son père mais à l'instant où la question fut posée, la honte survint.

À l'âge de vingt ans, il entra dans l'armée pour effectuer son service militaire. C'était chose aussi naturelle que regarder la télévision pour les enfants coréens. Être enrôlé dans l'armée était une obligation normale pour tous les jeunes de son âge. Mais parmi les nouvelles recrues, personne ne trouvait cela normal. Pendant son service militaire, il découvrit que la honte éprouvée envers une personne permettait de comprendre la personne en question. Au service militaire, il n'avait pas eu honte de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait, de ce qu'il touchait, comme il n'avait pas eu honte d'être battu ou de battre et de ridiculiser un collègue, pas plus qu'il n'avait eu honte des slogans, des chants et des banderoles militaires. Il dédaigna le tout. Et dès l'instant où il se souvint qu'il avait eu honte du métier de son père, la honte disparut.

Après le service militaire, il poursuivit ses études et obtint son diplôme. Les jours de fête, son père évitait le plus souvent de répondre aux questions de la famille réunie, curieuse de connaître le nom de l'université de son fils ; pourtant, ses parents furent émus à la cérémonie de remise des diplômes. Ce jour-là, il eut une prise de bec avec sa mère sur le lieu même de la cérémonie. Il lui avait demandé de ne pas acheter de fleurs mais sa mère avait au contraire lourdement insisté pour le faire. Tandis que le fils proposait alors d'acheter des Calla Lily, sa mère acheta un bouquet de roses. De pitoyables photographes faisaient le tour du lieu de cérémonie, un panneau de photos accroché autour du cou. Il ronchon-  
nait à propos des photos qu'il trouvait ringardes mais sa mère, au contraire, voulait en prendre une à tout prix.

— Prenons une photo ensemble.

— Ça fait vraiment paysan.

— Mais ce n'est pas toi qui la garderas, c'est moi.

La cérémonie achevée, ils allèrent déjeuner dans le seul restaurant occidental du quartier. Le père prétendit vouloir leur offrir un steak. Tout à son bonheur, le père emmena sa famille au restaurant et commanda les steaks les plus chers de la carte. Mais une heure d'attente après, ils n'étaient toujours pas servis. Dans un rire généreux, le père dit :

— Comme c'est un plat cher, évidemment, ça demande beaucoup de temps de préparation.

Un long moment après, dans son léger bruissement ininterrompu, le cuisinier servit les steaks. Dans un bel ensemble, remplis d'espérance, ils regardèrent leurs assiettes. Il y avait là, dans l'assiette, un jambon ordinaire découpé en cubes recouverts de ketchup. Manifestement, ce cuisinier ignorait ce qu'était un steak. La famille n'avait pas le sentiment d'être face à des steaks, mais elle ne pouvait protester, car au fond, elle n'avait jamais mangé de steak. Ils mangèrent donc en pensant qu'il s'agissait de steak.

Après la fin des études universitaires, il passa de longs mois toute la journée recroquevillé dans sa chambre. La plupart du temps, il dormait ou lisait. En principe, aucun parent ne déteste voir son enfant lire, mais pour son père, tout ce que son fils faisait ne servait à rien. Le père disait à ses voisins que son fils était en train de préparer le concours national des fonctionnaires. En réalité, tous les soirs, le père et le fils se disputaient sur la carrière que le jeune homme devait choisir. Chaque fois que le père l'exhortait ou le conseillait, le fils répliquait :

— Moi aussi, j'ai mes idées.

Quelques mois plus tard, il dévoila cette fameuse idée. Tel celui qui, après dix ans passés dans une grotte, vient d'accéder à l'Eveil, il déclara à son père qu'il voulait aller à Séoul.

— À Séoul ? Pour quoi faire ?  
— Pour y travailler.  
— Travailler ? Quel travail ?  
— Ce n'est pas pour ne rien y faire.  
— Ce travail, tu ne pourrais pas le faire ici ? Reste donc.

— Papa, s'il te plaît.  
— Toi, tu ne me parais pas net.  
— Je partirai.  
— Tu as de l'argent ?  
— Ce n'est pas un problème.  
— Tu n'auras personne sur qui t'appuyer.  
— Ça ne fait rien.  
— Aujourd'hui à Séoul, les jeunes diplômés d'universités sont prêts à tout pour être embauchés. Tu ne lis aucun journal ? Il y a 8% de chômage chez les jeunes.

— Je n'aurai pas de problèmes.  
— Tu as fait des études de mathématiques, il faudrait les mettre en valeur ces études, non ?  
— Ce n'est pas grave.  
— Moi, j'ai déjà vécu à Séoul, mais...

Son père n'acheva pas distinctement la phrase. On aurait dit qu'il n'avait pas envie d'aborder son passé à Séoul. Son père déblatéra longuement sur l'actualité politique et économique. Mais le fils lui répondait seulement de ne pas s'inquiéter. La colère contre son fils le submergea au point qu'il lui lança un cendrier à la tête, et cria :

— Mais pourquoi je ne dois pas m'inquiéter ?

Finalement, le garçon n'en fit qu'à sa tête. À cause des multiples déménagements qu'ils avaient eu à faire, la mère devenue habile dans la recherche d'un logement voulut absolument, pour être rassurée disait-elle, choisir l'endroit où son fils vivrait, car il fallait prendre en compte le caractère de la propriétaire. Il dissuada sa mère de l'accompagner. Il était persuadé que le Séoul d'aujourd'hui n'était pas le Séoul qu'elle avait connu.

Il était certain que sa mère serait très fatiguée par le voyage en autocar jusqu'à Séoul, puis le métro dans Séoul et qu'ils finiraient par choisir un logement sur le critère du loyer plutôt qu'en référence à la physionomie de la propriétaire. Il pensait qu'une chambre lui suffirait, quelle qu'elle soit. Toutes les chambres ont des murs et c'était de murs dont il avait besoin. Un sac sur le dos, il acheta son ticket de bus pour Séoul. Dans le sac, il y avait une liasse de Post-it aussi louche qu'une liasse de faux billets.

Le bus était presque vide. Il s'installa à une place abritée du soleil. Devant lui, entre les deux sièges, il voyait l'avant-bras d'un homme portant le grade de caporal-chef, et la tête posée sur son épaule, une femme. Ils bavardaient, murmuraient et riaient. Il regardait le paysage par la vitre puis s'endormit.

Un long moment après, ébloui par le soleil, il se réveilla. Il tira le rideau. Et soudain il entendit un rire bruyant. C'était la fille assise devant lui. Il la regarda par l'espace entre les fauteuils. L'homme portant l'insigne de caporal-chef tenait largement ouvert un journal des sports. Elle chuchota :

— Regarde les poils de cette fille...

Il se rapprocha du fauteuil placé devant lui et cligna des yeux. Il vit au bas de la page du journal la photo d'une fille soulevant un haltère. L'article était titré « Le record d'Asie d'une jeune chinoise ». La jeune fille se retenait de rire, une main devant la bouche, tandis que de l'autre main elle désignait au jeune militaire l'haltérophile. Il regarda plus attentivement la photo de la jeune fille publiée dans le journal sportif. La jeune chinoise, d'un beau gabarit, était vêtue d'un uniforme qu'elle portait près du corps. Son visage et sa corpulence rendaient difficiles l'appellatif « fillette ». Elle avait un visage laid, aplati par des cheveux ébouriffés et courts, coupés n'importe comment. En levant bien haut l'haltère elle découvrait des aisselles affreusement

poilues. À supporter le poids de la barre et des disques, la jeune chinoise grimaçait affreusement. La voisine de devant riait comme une dingue ; l'athlète, bras levés comme pour crier « hurra ! », transpirant à grosses gouttes, exhibait ses poils sans se départir de son air sérieux. Il tourna la tête et regarda au dehors. Il avait envie de lire et farfouilla dans sa poche à la recherche d'une tablette de chewing-gum qu'il avait achetée à la gare routière. Il lit attentivement la liste des ingrédients au dos de la tablette, comme il aimait à faire et murmura : *Tiens donc, le chewing-gum Xylitol contient de la base de gomme, de l'isomalt et du sirop de maltitol ?*

La vieille dame le guida à travers la maison. Franchissant un étroit passage, il découvrit une vieille maison de style occidental au toit couvert de tuiles. La vieille dame l'entraîna plus loin, vers le fond de l'habitation. Un escalier sans balustrade menait à une terrasse sur le toit et sur chaque marche de cet escalier, des pots aux fleurs couvertes de poussière trônaient dangereusement. Il suivit la vieille dame et accéda à la terrasse au milieu de laquelle surgissait, de guingois, un bâtiment de béton nu. La dame dit en souriant :

— En principe, je ne voulais pas d'un locataire masculin.

Il regarda au loin vers le quartier. Tout en bas, les maisons presque identiques les unes aux autres semblaient comme couchées. Il entendit le vendeur d'un camion de légumes vociférer dans un mégaphone, puis vit un homme en maillot de corps tirer brutalement le rideau alors qu'il lorgnait vers la fenêtre du deuxième étage d'un hôtel bon marché situé plus bas. La vieille dame mit la clé dans la serrure, fit quelques tentatives pour ouvrir et la porte d'entrée obéit en vomissant sans retenue l'ombre de la maison, à la façon d'un éjaculateur précoce.

— Ici, c'est la cuisine.

Une petite pièce de forme rectangulaire. Au plafond, une lampe à incandescence pendait comme une aubergine fanée en fin de saison. Sur un pan de mur, côte à côte, un robinet rouge et un robinet vert étiraient leurs longs becs de caoutchouc. Sur le mur d'en face, plusieurs couches épaisses de béton donnaient l'impression qu'elles avaient pour but de recouvrir les traces de briquettes de charbon brûlées. Devant la porte de la chambre, dans un bruissement léger, la vieille propriétaire sortit une autre clé. La porte était si basse qu'elle paraissait de moitié plus petite que la porte d'entrée. Il courba l'échine et entra dans la chambre. Une chambre carrée au plafond haut. Il flottait une odeur de béton moisi.

— Où sont les toilettes ?

La dame répondit qu'elles étaient situées à côté de l'abri du chauffe-eau, au pied de l'escalier. La dame répéta plusieurs fois que quelques jours auparavant, une jeune fille à l'air insolent était venue visiter la chambre mais la vieille dame avait obstinément refusé de la louer. Il précisa ses questions et voulut savoir si les compteurs d'eau et d'électricité étaient des installations indépendantes, s'il n'y avait pas de courants d'air ou bien si les inondations avaient causé des dommages. Il souleva aussi le revêtement linoléum du sol. En fait, le seul élément propre de cette chambre était le papier peint, fraîchement posé sur les murs, dans la perspective de louer la chambre. Le prix du loyer lui convenait. Un million pour la caution et cent mille wons pour le loyer mensuel. Il demanda s'il était possible d'emménager sitôt après avoir versé un acompte, ce que la vieille dame accepta.

Les jambes tremblotantes, la propriétaire redescendit l'escalier, et il resta seul sur la terrasse à fumer une cigarette. Il découvrit alors des haltères. Sur un banc en bois recouvert d'un coussin bleu une longue barre à

disques rouillait. Deux disques amovibles de 15Kg chacun étaient engagés. Au-dessous du banc, traînaient au sol des disques de plus petite taille. Cet appareil de musculation paraissait appartenir au précédent locataire.

Dans la chambre, il n'y avait rien d'autre que le strict nécessaire. S'il fallait décrire l'intérieur, il faudrait ajouter que le jeune homme n'avait pour cadre que des murs blafards. Le jour où il emménagea, il sortit de sa valise son bloc de Post-it et en détacha une feuille. Il la colla très soigneusement dans un coin du mur, tout en bas, en pressant minutieusement la partie autocollante.

*Si je n'écris pas maintenant, je n'écrirais plus jamais. Je dois donc écrire.*

Il aimait particulièrement ce passage tiré de l'introduction de l'ouvrage d'un historien dénommé Huizinga. Il s'éloigna du mur et regarda le Post-it. Cette nuit-là, il s'endormit comme d'habitude, bras tendus, en position de crier « Hourra ! » et fit un rêve bizarre dans lequel les murs de la chambre semblaient se mouvoir.

Ce premier Post-it avait un lien étroit avec le motif pour lequel il était venu à Séoul. Il avait souhaité habiter dans un endroit que personne ne pouvait ni connaître ni trouver. Il avait besoin de la même tranquillité que le fermier qui empêche un curieux de s'approcher du box dans lequel une vache est en train de vêler. Existait-il une ville aussi bruyante que Séoul ? Une ville aussi cruelle que Séoul ? Et lui désirait la tranquillité et le bruit, en même temps. Il ne collerait aucun Post-it sur le sol. Le sol n'avait besoin de rien et servait seulement à soutenir les murs.

Le mur sur lequel il avait collé son premier Post-it était maintenant hérissé d'autres Post-it. Il notait sur ces feuilles les passages préférés des livres qu'il avait lus. La plupart des fragments recopiés émanaient d'œuvres d'auteurs disparus, de sorte que les Post-it couvrant le mur rappelaient les stèles funéraires d'un gigantesque cimetière. Au fur et à mesure que les petites feuilles

s'accumulaient, le mur virait au tintamarre. Il y avait là, les voix d'un humble historien, d'un plasticien jovial, d'un romancier souffrant d'une dent cariée, d'un scientifique timide, d'un poète bègue, d'un religieux névrosé, d'un géographe, d'un aventurier, d'un linguiste, d'un sportif, et même celle d'un dieu par l'intermédiaire de son nègre. Selon les cas, ils se disputaient ou bien trinquaient ensemble. Il aimait le bruit sain que dégageait ce premier mur. Tantôt il faisait se côtoyer deux voix discordantes, tantôt il associait des voix harmonieuses. Ainsi remplit-il ce mur un mois durant. Même si les phrases n'avaient entre elles ni règle ni ordre, elles finirent par créer une certaine harmonie. Il s'étonnait que ces voix émanées de gens d'époques différentes et de genres si divers puissent s'accorder les unes aux autres.

Dans un deuxième temps, il voulut écrire sa biographie. Il décida de remplir un autre mur en écrivant ses propres histoires. Il voulait écrire en lettres plus petites. Il établit une règle. Tout phrase écrite sur une feuille de Post-it ne devait pas se terminer sur une autre feuille pour être lue en entier, mais devait s'achever sur la même feuille. Il colla le premier Post-it sur le deuxième mur.

*Je suis né en 1980 dans un quartier appelé le Col de la Merde. Dans ce quartier un escalier grimpeait jusqu'au ciel.*

Ecrire sur soi-même n'exigeait aucune technique particulière. Il suffisait d'être honnête. Il écrivit qu'il avait grandi en tétant un sein empli de *makkeoli*, qu'il restait toute la journée dans une chambre aux murs tapissés de papier journal et qu'il avait vécu de drôles d'évènements le jour de la remise des diplômes. De toutes ces histoires du passé, l'épisode du steak était celui auquel il était le plus attaché. Ce que le cuisinier de ce restaurant de campagne avait fait, et ce que lui s'appropriait à faire, se ressemblaient étrangement. Il rédigea la fin de l'histoire de cette façon-là :

*Nous avons mangé dans la croyance que ce steak était bien un steak. De la sorte, le cuisinier comme les membres de ma famille, nous étions tous sereins.*

Il ne parvenait pas toujours à se souvenir d'un moment ou d'un lieu précis mais cela ne présentait aucun caractère de gravité. Il indiquait alors un autre lieu qu'il connaissait. Ainsi, il progressa rapidement dans son travail. En un clin d'œil, les feuilles couvrirent un mur entier. La surface de ce mur présentait les mêmes limites que la feuille de Post-it. Il ne voulait pas trop en faire en les collant l'une sur l'autre ou bien trop serrées l'une contre l'autre. Il voulait disposer harmonieusement l'espace en entretenant une certaine distance entre les feuilles. Avant la fin du premier mois, sur le dernier coin de mur disponible, de l'exacte surface d'un Post-it, il colla la dernière feuille comme s'il avait volontairement prévu qu'il en soit ainsi.

*Par conséquent, l'ardeur de mon désir me causait toujours un sentiment de honte.*

Il recula et regarda le mur. Il n'aurait jamais imaginé que son esprit abritait autant d'histoires. Et de nouveau, comme pour le premier mur, il s'étonna du lien qui unissait ces histoires entre elles. Des événements insignifiants à leur époque exerçaient en réalité une grande influence dans sa vie, et il s'en émerveilla. Soudain, des phrases traversèrent son esprit. Il les nota fébrilement sur une feuille.

*Il se peut bien qu'il n'y ait aucun rapport avec vous. Nous oublions trop souvent que des dizaines de milliers d'évènements sans lien apparent avec nous, exercent pourtant une notable influence sur notre vie. Entre un téléphone public en panne dans une ville touristique de province dans laquelle vous n'irez jamais, et vous ; entre le championnat du jeu Star Craft et vous ; entre le calamar Vampire des enfers qui vit au fond des mers depuis le paléozoïque, sans lumière ni oxygène, et vous ; entre vous et l'autre vous qui est en vous.*

Il écrivit de justesse le dernier mot « vous » sur le dernier espace libre de la feuille. C'était la première feuille de Post-it du troisième mur.

Le troisième mur manquait d'ordre. Les phrases, sans forme ni lien entre elles ne relevaient d'aucun contexte précis. Chaque fois que des mots, des propos, des pensées surgissaient, il les notait à la façon d'un cryptogramme impénétrable. Par exemple : « Une déchetterie de blagues ratées », « un magasin d'insignes pour le mérite ». Ces notes n'avaient pas de signification précise mais lui donnaient un plaisir inexplicable. Il écrivit ainsi brièvement sur bon nombre de sujets : « Le garçon au bec de lièvre qui a envie de donner un baiser », « L'homme qui grillait des feuilles d'algue alors que sa femme venait de le quitter ». Lui seul détenait le sens de ces formules. Sur ce troisième mur, les feuilles remplies contenaient des sujets d'inspiration plutôt que de véritables écrits. Au lieu de remplir de nouveaux Post-it, il se concentrait davantage sur le travail réalisé, auquel il présentait un indicible destin.

La vieille propriétaire s'étonnait que le jeune homme restât enfermé toute la journée dans sa chambre. De temps à autre, elle se rendait sur la terrasse en quête de son loyer. Il l'accueillait toujours sur le seuil de la porte. Lorsqu'il sortait, il n'oubliait jamais de fermer à clé. À cette période, il reçut un appel téléphonique de son père. Il l'informait qu'à l'avenir, il ne pourrait plus lui envoyer d'argent.

— T'as trouvé du boulot ? Mais qu'est-ce que tu fiches ? Reviens tout de suite à la maison.

Le fils répéta à plusieurs reprises :

— Ce n'est pas grave.

Et raccrocha. Quelques jours plus tard, il se fit embaucher sur un chantier.

En travaillant sur le chantier, il trouva de quoi couvrir le quatrième mur. Le bagout des hommes du chantier lui causa un nouveau choc. Ses oreilles rare-

ment sollicitées ces derniers temps devinrent sensibles au bruit. Chaque fois que les journaliers mangeaient de la poitrine de porc rôtie au feu de bois, sur un gril dans un bidon, ils plaisaient :

— Qu'est-ce que c'est bon ! C'est de la chair humaine ou quoi ?

Ou bien :

— Ça va chatouiller le nez des voisins.

Il était émerveillé par leur sens de l'humour. Il mémorisait les dialogues et les notait sur les Post-it. Il recueillait aussi, sans ne jamais rien omettre, le caquetage des collégiens au fond du bus, les plaisanteries osées des dames du marché et le radotage des vieux au jardin public. Il s'étonnait de ce langage si plein de vie et voulut remplacer les Post-it du troisième mur rempli de pensées trop fragmentaires. Mais il patienta. Il couvrit presque entièrement le quatrième mur. Désormais, à l'exception des emplacements des prises de courant et de la fenêtre, tous les murs de la chambre étaient recouverts de Post-it.

Il prit la résolution d'écrire un texte qui mériterait de porter le nom de « roman ». Comme cinquième mur, il choisit le plafond. Il rentra le banc de musculation dans la chambre et grimpa dessus pour coller ses papiers au plafond.

Mais tout d'abord, il voulut mettre de l'ordre. Il devait changer la place et la disposition des feuilles sur les quatre murs. Il détacha une feuille de chacun des murs et les mit côte à côte. La cohérence entre les quatre feuilles de papier sautait aux yeux et il faillit exploser de bonheur. Les quatre murs sur lesquels les Post-it 6x8cm avaient été méthodiquement collés ressemblaient tantôt à un échiquier, tantôt au graphique d'une affaire juridique, avec son abscisse du temps et son ordonnée de l'espace. Ils pouvaient aussi bien imiter un cimetière ou une ville, un labyrinthe ou une jungle. Chaque mur, joint à son voisin par l'arête, dessinait des lignes qui bi-

furquaient aux angles vers les autres murs, et formaient un ensemble solidaire.

Il commença à coller des Post-it au plafond. Son roman débutait par l'entrée en scène d'un personnage au tempérament rêveur. Puis, il décrivit la situation dans laquelle le personnage se situait, en divisant cette première partie en plusieurs Post-it.

Et alors, pourquoi lui et moi nous laissons-nous aller à autant de gaspillage ? Et pourquoi supportez-vous encore et toujours autant de gaspillage ? La bouche sèche, il s'exclama pour la première fois : « eut-être, à cause de l'espoir ». Il ferma la bouche si longtemps que son espoir eut mauvaise haleine. Mais au fond, il n'y avait rien de surprenant.

Il grimpa sur le banc de musculation et ne collait qu'une seule feuille à la fois. Les papiers qu'il détruisait et ceux qu'il décollait étaient bien plus nombreux que les fois précédentes, lorsqu'il remplissait les murs. Il devait écrire avec modération. Parfois il écrivait en suivant son plan, parfois un personnage ou bien une situation progressait malgré lui. Il ne doutait pas que le roman qu'il écrivait allait devenir un bon roman. Sa joie était celle d'un homme en train de se transformer en bon écrivain, et de muer en homme de bien. Il se sentait comme envoûté. De temps à autre, il changeait l'emplacement des fiches ou les rangeait dans un autre ordre. Il s'adonnait totalement à ce travail et n'y faisait exception que pour manger et dormir. Le roman était presque achevé.

Quelques mois plus tard, en descendant du banc, il respira profondément. Renversant une nuque raidie, il contempla le plafond. Chaque Post-it occupait la place qui lui convenait, et c'était beau. Le plafond totalement recouvert de feuilles ne laissait entrevoir qu'un carré de papier peint, de la taille d'un Post-it. Il refit en pensée le processus qui l'avait amené à ce moment précis. Il se souvint : un jour, il avait décollé toutes les feuilles du

plafond ; plusieurs mois durant, il ne parvenait plus à écrire, même une seule petite feuille ; il avait vécu dans une anxiété quasi permanente ; il se demandait si les feuilles collées étaient bien celles qu'il avait rédigées ; il doutait que les images entrevues en pensée aient pu donner lieu à des phrases ; il avait voulu jeter plutôt que corriger ; une fois il avait éprouvé le désir de disposer de feuilles Post-it de meilleure qualité et d'une chambre plus grande ; un jour il avait chancelé et chuté du banc de musculation... Il était assailli de sensations diverses en regardant le dernier carré vide. Il prit la résolution de coller la dernière feuille le lendemain soir. Il ne présumait pas de la teneur de la dernière phrase mais voulait la célébrer par une cérémonie. En descendant du banc de bois, il jeta furtivement des regards de tous côtés dans la chambre. Les feuilles encollées dans la seule partie supérieure se soulevaient légèrement. Elles apparaissaient comme d'immenses crampons de lierre. Ou encore des écorces de pin ou des écailles de poisson. La chambre semblait un être vivant incertain, couvert d'écailles denses. La porte et la fenêtre de la chambre, sans écailles elles, représentaient les organes de cet être vivant. Il ouvrit toute grande la fenêtre laissée fermée l'hiver durant. Comme s'il avait été trop longtemps contenu, le vent froid s'engouffra dans la pièce. Il entra par la fenêtre et sortait par la porte, entra par la porte et ressortait par la fenêtre. À chaque bourrasque, les murs semblaient gonfler doucement puis déseffaient jusqu'à retrouver leur état d'origine. Sur les murs et le plafond, les papiers frémissaient dans un mouvement d'ensemble. Ils donnaient l'impression d'être vivants. Il imaginait la chambre transformée en un poisson aux écailles de papier, nageant mollement par le vaste monde. Il se sentait parfois collé sur le dos du poisson, parfois enfoui dans son ventre. Il ne distinguait plus l'intérieur de l'extérieur. Il se tenait debout et se vit tanguer. Tout était si plein de vie. Quand soudain,

il entendit *charr, floe, fr, fr...* Surpris, il regarda autour de lui. Il entendit à nouveau le même bruit. Il regarda au sol et vit du sable se disperser ici et là. Il en ramassa une poignée. Il s'agissait vraiment de sable marin. Il cligna des yeux pour se prouver qu'il ne rêvait pas. Le sable ruisselait abondamment de ces milliers d'écailles. Elles ondulaient nonchalamment et faisaient voler ses cheveux. Il ferma les yeux, aspira une grande lampée d'air frais et murmura : *Je ne rêve pas.*

Il était persuadé que, la dernière feuille collée, le poisson l'emporterait quelque part, en frétilant, lui accroché à son dos, si plein de vie. Un peu plus tard, malgré lui, il s'écroula sur place. Cette nuit-là, il dormit les bras croisés derrière la tête et dans son rêve il était possible de voir le poisson de papier cligner de ses yeux tout ronds.

Le lendemain, avant de partir pour le chantier, il promena son regard sur les murs de la chambre. Dociles, les Post-it gardaient les yeux baissés. Il ferma consciencieusement la porte de l'appartement. Aussitôt qu'il rentrerait, il écrirait la dernière phase, puis lirait le plafond, du début à la fin. Ensuite, certainement, il pourrait le présenter au monde entier.

Quand il revint à la maison, l'ambiance était inhabituelle. Sur la terrasse du toit, des travailleurs qu'il ne connaissait pas s'affairaient en toute hâte et des curieux attroupés en grappe chuchotaient. Dans une ambiance trouble, il grimpa l'escalier, jetant des regards de tous côtés et se disant : *Quand même pas !* Quand il parvint à la terrasse, il vit que son studio s'était écroulé. De la tête aux pieds, il sentit son corps se raidir. Il regardait les ruines du studio, l'air égaré, quand la vieille propriétaire le reconnut et s'approcha. Sans crier gare, la vieille en colère se mit tout à trac à hurler :

— Mais jeune homme, tu aurais dû me dire que les murs étaient lézardés. Qu'est-ce que tu attendais en les laissant atteindre cet état ? Sans parler d'argent, j'ai failli avoir un cadavre chez moi !

Il en était tout étourdi et pensa : *Des lézardes ? Mais qu'est-ce qu'elle raconte ?*

— On m'a dit que c'était un miracle qu'ils aient tenus le coup jusqu'à maintenant. J'ai été critiquée pour avoir laissé les murs se fissurer comme le sol d'une rizière crevassé par la sécheresse.

Figé sur place, il posait un regard hostile sur les décombres de son studio démoli. Il est vrai qu'il ne possédait pas grand-chose et seuls les Post-it mêlés aux gravats et à la poussière du ciment étaient visibles. Les ouvriers s'affairaient à évacuer les gravats dans des sacs qu'ils déposaient au pied de l'escalier. Ici et là, les Post-it coincés entre les briques émergeaient, effrayants comme les tripes à l'air d'un animal, et il eut honte de sa négligence. Il prenait conscience que les feuilles de papier avaient peu à peu masqué les fissures qui couraient sur les murs. Il s'effondra. À côté de lui, la vieille propriétaire jacassait mais il n'entendait rien et ses yeux picotaient à cause de la poussière du ciment.

Il ne se rendit pas compte du temps où il était resté ainsi. Autour de lui, il faisait sombre et le calme avait succédé au tapage. Il se souvint que la propriétaire inquiète était montée pour le surveiller. Il la fit redescendre et lui demanda de ne pas s'inquiéter. La chambre fut débarrassée aussi facilement qu'elle s'était écroulée. Il resta seul, prostré durant des heures, devant les gravats qui n'avaient pas encore été débarrassés.

Brusquement, il réalisa qu'il n'y avait plus personne autour de lui. Il sortit une cigarette, la tint péniblement entre ses lèvres et observa les ruines. Les amas de Post-it entremêlés aux décombres ressemblaient à un plan chiffonné. Plus exactement, au tableau de Picasso, « La femme qui pleure ». Subitement, le visage de la

jeune fille se substitua au visage de la jeune haltérophile chinoise. Il prit sa tête à deux mains, le visage aussi marqué que celui de cette sportive. À cet instant-là, un Post-it, tournoyant comme une feuille de ginkgo jaunie en automne se posa près de lui. De son pied, il bloqua le Post-it pour l'empêcher de s'envoler. Il se baissa et ramassa la feuille. D'une main tremblante, il ouvrit le papier froissé. C'était un passage de son roman.

*La bouche sèche, il s'exclama pour la première fois : peut-être, à cause de l'espoir.*

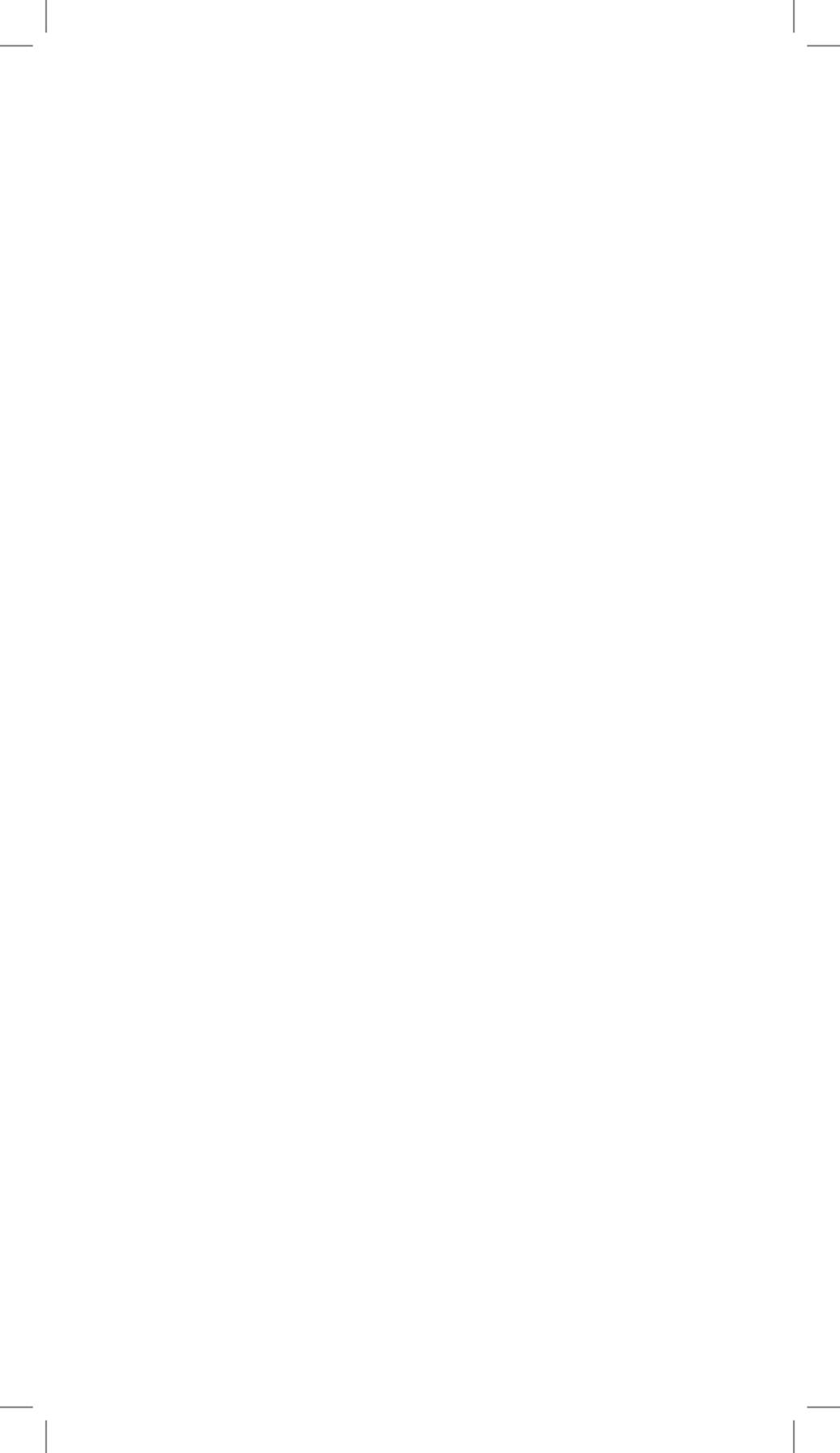
Il s'effondra en larmes.

Un long moment plus tard, il essuya de sa manche la poussière qui recouvrait le Post-it. Puis, il le colla au bas du mur de la terrasse contre lequel il était appuyé. La feuille se décolla aussitôt. Il la ramassa, ôta la poussière agglutinée sur la face adhésive et la colla à nouveau. Une fois encore, elle se détacha. Il la recolla en pressant le papier avec son pouce. En maintenant la pression sur le papier, il regardait la feuille osciller dans le vent frissonnant. Comme les branchies d'un poisson essoufflé et vigoureux, le Post-it frémissait.





UN SIGNE D'AFFECTION



Je connais des langues depuis longtemps disparues, à l'égal de l'Atlantide qui sombra jadis dans l'Océan Atlantique ou de cette ville engloutie dont seul subsiste le panneau indicateur, illisible sous le balancement des algues. À présent, ces langues ne sont plus qu'une rumeur portée par des inconnus.

La tribu de l'île de La Gomera parle une langue sifflée. Une combinaison de sifflements de longueurs inégales et de tons multiples. Un large canyon séparant les habitants de cette île justifiait l'usage de cette langue singulière. Dans le métro, assis parmi ceux qui risquent leur vie tous les matins, tandis que nous traversons la rivière Han au rythme bringuebalant de ce monde, les yeux fermés, j'entends les sifflements de ces gens de la haute montagne. Pour la première fois, part de mes lèvres une longue stridulation qui descend dans la vallée, contourne la montagne, revient à son point d'origine, repart longer la terre entière, pour finir au pavillon de mon oreille. J'accueille cette langue telle une promesse du destin.

Je connais aussi une histoire de monstre qui ne cessait d'apparaître et de disparaître. Un monstre aussi gros qu'un mauvais mensonge. Qui finit par être découvert alors qu'il voulait se cacher. Un monstre né avec des

nageoires à l'aide desquelles il s'enfuit à la hâte. C'est Nessie, le monstre du Loch Ness.

J'avais neuf ans lorsque je l'ai découvert dans « Merveilles du monde », un livre offert par mon père. À cette époque, pour la première fois, j'avais vu Nessie sur un cliché pris avec un appareil photographique d'un autre temps par un chirurgien du nom de Wilson, en 1933, dans les environs du Loch Ness. Une moitié de corps émergée de la surface du lac, Nessie paraissait méditer. Un long cou étiré, une petite tête ridicule, le dos ruisselant, quelques poils épars de barbe (le rédacteur avait agrandi la photo et entouré ce détail), le reste du corps invisible dans l'eau. La première impression que j'avais eue de ce monstre est, comment dirais-je ?... il avait l'air triste de solitude. À cette époque, je ne savais pas définir ce sentiment mais je savais déjà ce qu'il signifiait.

J'avais découvert Nessie et mon cœur battait la chamade. Ni sa gigantesque taille ni sa hideur n'étaient en cause. Il passait pour une espèce disparue autrefois de la planète. Il ressemblait à un dinosaure. Le dinosaure fascine les êtres humains au seul motif de son extinction. Le livre « Les Merveilles du monde » évoquait sa ressemblance avec un plésiosaure exterminé cent millions d'années auparavant. Plésiosaure, un nom à prononcer dans un sifflement.

Il fût avancé que Nessie aurait été confondu avec des nuages ou une nappe de brouillard. Ou bien qu'il s'agissait d'un stratagème pour attirer les touristes. J'étais malgré tout persuadé de la réelle existence de Nessie. Sa barbe était bien la preuve de son existence. J'avais l'impression que ce monstre respirait tout près de moi. Lorsque je regardais la télévision en balançant

les jambes ou bien lorsque je jouais au *takki*<sup>1</sup>, en pliant mes copies d'examen couvertes de réponses fausses, au même instant dans son lac d'Angleterre, à l'unisson, Nessie m'adressait un clin d'œil.

Alors que nous l'avions oublié depuis longtemps, Nessie réapparaissait, et lorsque nous l'avions présent à l'esprit, il disparaissait. Un employé d'entreprise, un chirurgien, un ingénieur aéronautique, la Nasa, l'Armée de l'air anglaise, tous se portèrent témoins. Depuis la première photographie, il y a plusieurs dizaines d'années, Nessie nous séduisait par ses apparitions et disparitions successives. Il en était de même avec les histoires qui circulaient sur son compte. Durant toute une époque, Nessie avait été le sujet de maintes présentations, dans une émission de télévision, dans les journaux, dans les séries scientifiques, etc. À la façon d'un linge oublié sur l'étendoir, tout à coup, Nessie, après avoir été méprisé, revenait à la mémoire de l'espèce humaine. Nessie occupait le devant de la scène depuis sa première apparition dans les années 30 jusqu'à l'orée du 21<sup>e</sup> siècle. Malgré tout, curieusement, nul n'était lassé de son histoire.

Quelques années plus tard, il fût aperçu dans le lac volcanique du Mont Baekdu, en Corée du Nord. J'étais dans une gargote lorsque j'appris cette nouvelle. Ce ne fut pas par la rumeur qui court le monde ou par une revue scientifique publiée par un éditeur en faillite mais par le journal télévisé du soir. Le présentateur révélait d'une voix exaltée l'information suivante : *Selon l'Agence chinoise Xinhua, le 11 vers 9h du matin, un monstre a été vu pendant plus de cinquante minutes, par dix témoins, dans le lac volcanique du Mont Baekdu.*

---

1. Jeu enfantin qui se pratique avec une feuille de papier pliée, que l'on projette à terre sur la feuille pliée de son adversaire pour la faire se retourner.

Je posai ma cuillère et regardai le téléviseur d'un œil morne. Cela faisait exactement dix ans que j'avais vu Nessie pour la première fois. Quelqu'un s'écria : *On ne peut pas croire des communistes !*

En écoutant attentivement les informations, je pensais : *Nessie non plus ne te crois pas.* En Corée, le nom de Nessie sonnait aussi rudement que celui de la Nasa. Sur le téléviseur de mauvaise qualité, l'image de Nessie apparaissait à la fois limpide et floue. La photo restituait son reflet à la surface de l'eau. Elle donnait à imaginer l'élégance de Nessie lorsqu'il plongeait. Sur l'écran, défilaient tour à tour le témoignage excité des gens, l'endroit supposé du lac où l'apparition avait eu lieu et la silhouette de Nessie. Le visage d'une mère qui a caché son fils déserteur n'aurait pas été plus impassible que le lac du Mont Baekdu, filmé de loin ce jour-là.

Subitement, la curiosité m'envahit. *Si Nessie vivait dans les tréfonds du sol, comment avait-il pu apparaître en Corée ? Et pas dans un lac quelconque, mais au sommet d'un volcan éteint ?* Je regardais longtemps les embruns, à deux mètres de hauteur environ, comme autant de traces du passage de Nessie. J'eus sur le champ une conviction. J'éprouvai la même confusion que le destinataire d'une déclaration d'amour. Cela signifiait à coup sûr qu'il était venu me voir. Devançant la diffusion de son image dans tout le pays, il m'adressait un salut amical. Il n'avait nul autre dessein que de m'adresser un signe d'affection. Il me disait : *J'étais là. Je suis là. Mais gardons le secret entre nous. Je vais bientôt disparaître...* J'observais les embruns formés par le battement de ses nageoires. Quant à moi, de cette main qui n'était pas une nageoire, je lui rendis un salut discret.

Quelques jours plus tard, une autre nouvelle fut diffusée. L'Association pour la Recherche sur les Animaux Etranges du Lac Volcanique avait éclairci l'affaire et déclaré que le monstre aperçu au mont Baekdu n'était

pas Nessie mais « un ours surpris en train de plonger depuis un rocher ». J'en étais très agacé. Ce n'était donc pas un monstre mais un ours ? Un ours balourd ? Mais putain ! Pourquoi ce taré de lourdaud était-il allé nager dans ce lac ? Il est bien connu que lorsqu'on a compris la cause d'un évènement, cet évènement perd immédiatement tout intérêt et dans certains cas, il vaut même mieux l'ignorer définitivement.

De même qu'il n'y a pas de disparition sans cause, toute réapparition a toujours une histoire à raconter.

Je connais un individu qui a disparu : après avoir calé sous mon aisselle le livre « Merveilles du monde », il m'avait intimé le conseil suivant : *Tu t'assois là et tu m'attends un instant.*

Sa barbe pareille à celle de Nessie frissonna tandis qu'il prononçait : *Un instant.*

Assis sur un banc dans un parc, sitôt achevée la lecture de « L'Atlantide, légende d'une île disparue », je regardai autour de moi et ne le vis point ; pas plus que je ne l'aperçu après avoir lu « Les moaris - le secret de l'île de Pâques et UFO - l'extraterrestre existe-t-il ? » ; pas plus qu'il ne revint à la fin de mes lectures. « Le palais de Babylone », « Le palais minoenne », « La grande explosion de Sibérie », « Le phare d'Alexandrie », « Le mystère de la pyramide », « Stonehenge », et « La tour de Pise ».

Au début, j'attendis résolument mon père. Chaque fois que le haut-parleur diffusait l'annonce d'un enfant perdu, assis et les bras croisés, je jurai : *Quel idiot !*

J'avais toute confiance en papa. Mais il ne revenait pas et mon angoisse augmentait peu à peu. Les ténèbres enveloppaient lentement le parc. Comme une balise de détresse, les éclats d'un feu d'artifice illuminaient le

ciel. Soudain, une réflexion majeure me vint à l'esprit. Je n'avais pas été abandonné. Une phrase à la fois simple et équivoque, un sifflement parti de loin voici plusieurs centaines d'années parvenait à mes oreilles. « Papa a disparu ». Il n'y avait pas de doute, mon père avait disparu. Car il n'existait aucune raison de m'abandonner ainsi, dans un pareil endroit. Le livre « Merveilles du monde » m'échappa des mains et dans un petit bruit, *toc*, tomba sous le banc. À mes pieds, le Triangle des Bermudes était largement déployé. Incapable de bouger, je ne pus donner l'alerte.

Le Bureau en charge des enfants disparus grouillait de bambins pleurnichards. Après m'être frayé avec difficulté un chemin parmi eux, je me plantai devant une dame assise devant un micro. Je voulus instaurer un climat de confiance et déclarai, en imitant, autant que je le pouvais, une voix d'homme adulte :

— Mon père a disparu.

Elle me dévisagea longuement. Je toussotai et répétai avec courtoisie :

— Il semblerait que mon père s'est perdu.

Elle continuait de me fixer d'un air plus incrédule encore. Je repris :

— Madame, je viens de vous dire que mon père a disparu.

Devant son air suspicieux, d'une voix étranglée par les sanglots, j'implorai :

— Retrouvez mon père, s'il vous plaît.

Tandis que les cœlacanthes, poissons disparus cinquante millions d'années plus tôt étaient réapparus au XXe siècle, mon père volatilisé depuis dix ans à peine, ne se montrait toujours pas. Aucun ours en ce bas monde ne feignit une seule fois d'être mon père, et j'en conclus que le grand menteur n'était pas le com-

muniste, mais cette réalité que l'on considère comme vérité.

Et ce livre perdu « Merveilles du monde », que disait-il ? Je n'en ai pas un souvenir précis, mais je pourrais le résumer ainsi : ni vestige, ni trace, ni disparition ne sont compréhensibles à qui ignore leur origine. Bref, nous nagions en plein mystère.

Tandis que je devenais adulte, ce père disparu se muait en énigme. Entretemps, je vécus bien des aventures. Mais je n'aime pas en parler. Ma petite amie me quitta, elle aussi déçue par le silence dont j'entourais mon passé... mais cela n'avait aucune importance. Bazardons ce souvenir d'enfance dans le Triangle des Bermudes.

\*

Pendant longtemps, je ne formulais ni souhait ni ambition. Mais je n'éprouvais pas le sentiment d'être insignifiant. J'étais surpris par la capacité de ceux que je rencontrais qui ne s'étonnaient de rien, qui n'avaient plus rien à voir ni à découvrir, mais qui n'hésitaient pas à me déclarer : Tu es nul. Il faut que tu le saches. N'ayant jamais disparu, j'occupais toujours la même place, assuré de n'être point suspecté. Assurément, je reconnaissais que je n'offrais pas une image valorisante de ma personne. Il me semblait que ceux qui alléguaient ma nullité n'étaient pas non plus très brillants. Mais de fait, l'opinion de ces individus inconsistants me démoralisait bien plus que s'ils avaient été des êtres remarquables. Dès l'instant où j'avais dû subvenir seul à mes besoins, las de n'être que moi-même, je découvrais que ce n'était pas mon père qui me manquait, mais l'indifférence, une indifférence bien particulière. En m'inscrivant dans une université

d'océanographie, je rompais, un tant soit peu, l'ordre des préjugés. Je ne rêvais point d'un destin illustre mais d'une vie ordinaire. Cependant, personne ne se doutait que cette banale visée exigeait de moi deux fois plus d'efforts que n'importe qui.

Parmi tant d'objectifs possibles, être un jour régisseur d'aquarium me paraissait un but insignifiant. Je le mettais sur le compte de ces minuscules coïncidences telles qu'un prospectus qui traîne sous les pieds, un panneau indicateur mal compris, ou l'unique salut qu'elle m'adressa.

À l'heure où chacun dormait, j'allais seul au *jjimjilbang*. Au milieu de la nuit, les baignoires nettoyées depuis peu étaient remplies d'eau propre. À cette heure où les vestiaires étaient plongés dans l'obscurité, peu de gens réclamaient un massage excoriant. J'aimais l'ambiance feutrée du bain public à ce moment de la nuit. Nul endroit n'était plus favorable au délassement après une dure journée de labeur dans une brasserie.

Ce jour-là aussi, après un petit boulot de déménageur, j'allai au *jjimjilbang*. À l'exception d'un ou deux vestiaires, aucun autre n'était éclairé, et le réceptionniste dormait comme un phoque à côté du réfrigérateur. Un temps, je me réchauffai paisiblement dans une salle de bains inoccupée, puis je me dirigeai vers les vestiaires. Les joues en feu et le sexe au sec me rendaient frais et dispos. En secouant mes cheveux mouillés, je m'assis sur un banc de bois devant la télévision. Allumée sans interruption malgré l'absence de clients, elle diffusait l'émission « Géographie du pays : le mystère des grands fonds marins ». Chaque fois que j'entendais la voix d'un speaker de documentaire, je me sentais harassé, comme si j'étais resté allongé sur un sol agréablement chauffé, estimant que je n'avais dans la vie, aucun souci. Sur l'écran, on découvrait un bathyscaphe. Le sous-marin de

poche avait entamé une interminable descente vers les grands fonds. « *Pendant longtemps, on a considéré qu'aucune espèce ne vivait à grande profondeur. Là où lumière et oxygène sont rares, les eaux sont froides* ». Assis face à la lumière bleue clapoteuse, je fixais l'écran d'un air distrait. Je tenais un coupe-ongles dans une main. « *Le biologiste des mers, le docteur Rumpf, est en train de descendre dans les fonds sous-marins pour découvrir de nouvelles espèces, là où, selon les estimations, quelques dix millions d'organismes vivants seraient présents* ». Le bathyscaphe descendait résolument vers les grands fonds. Le speaker commentait la performance du submersible et les durs efforts du biologiste. Le calme de l'aube. Et les poussières dans l'eau éclairées par les lumières de l'engin. « *Depuis le paléozoïque, de nombreux organismes vivent dans les abysses marins. Parmi eux...* ». Dans l'obscurité, la faible lueur émise par le sous-marin de poche semblait s'en retourner vers le passé. La voix du commentateur était ennuyeuse mais dégageait une force mystérieuse qui obligeait à la vigilance. Soudain, une forme passa vivement à côté du bathyscaphe. Occupé à me couper les ongles des doigts de pieds, je me recroquevillai. Cette forme semblait transparente, molle et luminescente à la fois. L'équipe de recherche n'y portait pas grand intérêt tant elle semblait accoutumée à cet événement. Je levai les fesses et m'approchai du téléviseur. D'insouciantes corpuscules que je voyais pour la première fois passaient vivement près du bathyscaphe. L'un d'entre eux rappelait ces pelotes de poussière que l'on trouve dans les maisons, un autre de couleur bleue semblait issu d'un mélange de Belles de jour et de têtards, tandis qu'un autre ressemblait à un luffa translucide. Des gerbes de couleurs jaillissaient des lumières du bathyscaphe. Je ressentis une excitation différente de la fois où je vis Nessie. Le fait que depuis la nuit des temps des organismes vivaient dans les grands fonds m'étonnait bien plus que l'origine marine des êtres humains. La rencontre eut lieu, entre eux, là-bas, et moi, ici. Né de la mer, l'être humain retournait à

la mer grâce à la technologie et, comme dans un rêve, rejoignait ses ancêtres qui nageaient à ses côtés. Il voyait des pères qui n'avaient pas vieilli durant ces dix millions d'années, et qui même semblaient plus jeunes que lui. J'assistai à un spectacle prodigieux. Je songeai que mon père, disparu dans un parc d'attractions devait vivre parmi eux. À l'écran, ces organismes marins avançaient en ondulant tendrement dans une douce indifférence. À cette époque-là, bien qu'aucune idée concrète ne fut présente, j'eus une vague intuition de ce que je devais faire et de ce que je voulais vivre.

\*

Le plus étonnant au Monde Bleu, c'était le nom des poissons. D'où vient-elle cette diversité de noms ? J'aimerais aussi connaître l'identité de celui qui s'est donné tant de mal à nommer ainsi des êtres vivants dont tout le monde se fiche ? La tortue à nez-de-cochon, le poisson-scie, le carassin nouvelle mariée, le *pungtungia herzi*, le dragon de mer, le poisson-papillon rayé, la pomme de mer, la murène verte, la méduse up-down... Le Monde Bleu présentait au public près de cent millions de locataires. Les poissons vivaient dans des environnements variés, représentant plusieurs régions du monde, à commencer par la Corée, puis l'Amazonie, Hawaï, l'Afrique, etc. Certaines espèces de poissons vivaient dans de petits aquariums qui reproduisaient leur habitat d'origine, tandis que les autres vivaient ensemble dans de plus grands aquariums. Les animaux les plus appréciés étaient sans contestation possible, les tortues et les requins. Les enfants s'intéressaient surtout aux poissons inconnus mais s'enthousiasmaient pour les espèces les plus courantes. Lorsque les tortues, à la nage aussi lente qu'une trotteuse d'horloge, et les requins au ventre blanc passaient fugitivement au sommet translucide de l'aquarium, les enfants en perdaient presque la tête. Le nez collé aux parois, les mêmes

prenaient des photos avec leur téléphone portable. Un poisson, l'air habitué, prenait la pause, tandis qu'un autre, l'air excédé, s'enfonçait entre les rochers.

Toute la journée, les enfants martelaient de coups de poing les vitres de l'aquarium. C'était toujours l'un des moments que les poissons détestaient le plus. Je comprenais très bien les raisons pour lesquelles les enfants, et parfois les adultes, donnaient des coups de poing sur les parois. Les poissons, en effet, ne leur donnaient pas l'impression de se rendre compte de leur présence. Les enfants préféraient voir la réaction agacée des poissons, quitte à ce que cette dernière fut une réaction de colère. Je pensais que l'indifférence des poissons rendait les êtres humains anxieux. Lorsque, nageant dans l'aquarium je les croisais, leur regard m'embarrassait au plus haut point. Les yeux des poissons - comment dirais-je ? - sont tels que même en les observant de près, il est impossible de savoir s'ils vous regardent ou non. Qu'il soit prédateur ou qu'il soit proie. Les yeux d'un prédateur sont placés sur le devant pour faciliter la chasse, tandis que les yeux de la proie sont situés sur le côté pour mieux percevoir l'ennemi et s'enfuir. Mais n'ayant aucune connaissance de l'une et l'autre de ces catégories, il était difficile de savoir à quoi les poissons pensent. Bien des visiteurs auraient aimé communiquer avec eux, mais devant leur inaptitude à se faire comprendre, ils utilisaient leurs poings.

Depuis l'ouverture du Monde Bleu, de nombreuses familles passaient à côté de nous et posaient en souriant devant un objectif. Je devais souvent figurer à l'arrière-plan des photos. Dans l'aquarium deux heures par jour, la compagnie des poissons m'assurait une popularité aussi grande que celle des requins. Les curieux voulaient bien voir des poissons mais, plus encore, ils préféraient

voir des humains en compagnie de poissons. Mon regard franchissait la paroi en verre de l'aquarium et, les oreilles bourdonnantes, je réfléchissais aux types de familles qui existaient par ce monde. Le grand-père et le père, le père et le fils, les parents et le fils, les parents le fils et la fille, la mère et le fils, la mère et la fille, la fille et le fils, les filles, la grand-mère et le fils, le père et sa deuxième femme, les parents et le fils adopté, l'oncle et le neveu, la tante et la nièce, la grand-mère son petit-fils et la deuxième femme de son fils, le beau-père le vrai père et la fille, et beaucoup d'autres seuls au monde... D'un unique coup d'œil à travers le verre, je pouvais deviner s'il s'agissait d'une famille heureuse ou non. On peut considérer une famille en visite comme une famille unie, mais ce n'est pas toujours le cas.

La plupart du temps au Monde Bleu, je travaillais à l'extérieur de l'aquarium. Je contrôlais les appareils, je préparais une nourriture qui convienne au goût des poissons, je rédigeais le journal d'élevage, je surveillais, etc. Mes déplacements s'effectuaient par créneaux horaires selon une méthode précise. Au tout début, le hasard combiné au besoin d'une activité qui ait du sens avaient motivé le choix de ce job, mais depuis, c'était plutôt la contrainte du règlement et le sens du devoir qui présidaient à mon travail. J'étais fier de mon gagne-pain. Les critères et les valeurs de cet emploi légitimaient ma conception de la vie. J'avais le sentiment d'être devenu un véritable adulte.

Travailler dans l'aquarium était plus difficile que je ne l'avais d'abord imaginé. Je respirais un autre air que celui des gens ordinaires et, plus que partout ailleurs, la soif me brûlait en permanence le gosier. Malgré tout, si je devais accorder à tout prix du charme à ce boulot, j'affirmerais qu'il m'offrait-là l'occasion d'être

solitaire deux heures par jour, au moins. Rassuré par ma combinaison moulante et mes lunettes de plongée, je captivais sans crainte toute la curiosité du public.

Par périodes, je vivais des histoires d'amour. La tête inclinée, elles aimaient m'écouter. Le poisson sans yeux, le tétra aveugle, le Flame Hawk Fish qui ne savait pas nager, l'hippocampe mâle qui pondait des œufs. Je leur donnais aussi mon point de vue sur Nessie et sur les extraterrestres. Elles s'approchaient tendrement et me confiaient :

— Ton imagination est débordante.

Puis elles m'engueulaient :

— Garde un peu les pieds sur terre !

Et enfin elles me quittaient. Mais on ne savait jamais le fin mot de l'histoire. Se pouvait-il, lorsqu'elle interrompait toute relation, qu'elle fût en réalité l'une de ces milliers de personnes qui disparaissent chaque année sans laisser de trace ? Et, pour l'éternité, elle ignorera que sa disparition est insignifiante pour cette planète, aussi dérisoire que l'hécatombe de minuscules poissons de l'aquarium ou le repas mal préparé d'une loutre enceinte.

À cette époque-là, le monde vivait une période trouble. De loin en loin, les nouvelles d'une guerre en cours ou à venir nous parvenaient sans répit, tandis qu'à la télévision coréenne les images nous montraient des pères assis dans des parcs publics, les mains profondément enfoncées dans les poches de leur blouson de cuir. Je n'étais pas certain d'avoir raison mais j'avais le sentiment que les Coréens étaient plus angoissés par ces pères assis sur un banc dans un parc public que par la dure réalité de ce monde. J'étais troublé par ces gens qui donnaient l'impression de se voiler la face alors qu'ils mouraient d'envie de s'épancher en tout lieu et sans retenue. Devant la télévision, l'esprit ailleurs, je

pensais : *Mais alors, mon père, où était-il passé ? Se pouvait-on qu'on l'ait délicatement soulevé et déposé sur un banc du Parc de la Pagode, où subitement il allait prendre un sérieux coup de vieux ? N'avait-il pas disparu en me plantant dans un parc d'attractions pour la seule raison qu'il devait se rendre dans un autre parc ?*

La fréquentation familiale du Monde Bleu baissait visiblement à cause de ces pères qui se rendaient dans les parcs plutôt que d'aller travailler. Parfois, sur place, j'apercevais des enfants abandonnés tandis que j'essayais avec un chiffon les parois de l'aquarium. Certains gosses, les uns en train de baver face à moi, les autres en train de pleurer dans mon dos, semblaient avoir été abandonnés. Alors, je partais à la recherche des pères qui erraient autour de l'aquarium. Un moment plus tard, lorsque je revenais à la nage au même endroit, les enfants en pleurs n'étaient plus là. Ils avaient retrouvé leur père ou bien, il ne pouvait en être autrement, ils poursuivaient leur recherche. Parfois quelques années, parfois toute une vie.

J'ai deux raisons de ne pas courir après mon père. D'abord, il doit toujours être à ma recherche, et ensuite, je n'ai aucun souvenir de lui. Il me suffisait d'être là où il pourrait à tout moment me retrouver. Je ne pouvais faire mieux. Son nom, son âge, son visage, je ne me souviens de rien. C'est curieux, cette mémoire qui me fait défaut. Il était mon père, voilà tout. J'ai longtemps été incompris, j'ai souffert, à cause d'un homme dont le nom, l'âge et la tête me sont étrangers. Cependant, si un jour il réapparaissait subitement, je le reconnaîtrais aussitôt. Il est mon père, je le reconnaîtrais, et puis j'ai grandi en entendant : *Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau !* Aucun obstacle n'interdira nos retrouvailles.

\*

Au Monde Bleu, le mois de mai est un mois très chargé. Nous y célébrons la Fête des Enfants, la Fête de la Majorité, la Fête des Parents et la Fête des Enseignants. Le bureau des projets organisait de nombreuses activités telles que le concours des « Photos aquatiques », et les expositions « Le Pôle Sud avec maman » et « Les poissons d'eau douce de Corée ». Les tâches du personnel de contrôle s'en trouvaient accrues. Je travaillais comme d'habitude sans relâche au contrôle de l'état de santé des poissons, un examen méticuleux pendant la saison du frai et j'effectuais des plongées pour le plaisir des visiteurs.

Ce jour-là aussi, en tenue de plongée et mes bouteilles d'oxygène sur le dos, j'étais entré dans l'aquarium après avoir inspecté les équipements, en particulier le régulateur de poussée d'Archimède et l'indicateur de pression. En immergeant lentement ma caboche dans l'eau, je m'échappais habilement d'entre les pattes d'Archimède et sa poussée. En suivant mon déplacement, des bulles d'air brillantes se propageaient comme les semences du pissenlit. Devant l'aquarium, les visiteurs étaient scotchés les uns aux autres. Des bancs de petits poissons s'élevaient comme une volée de moineaux en automne. Les adultes désignaient l'aquarium aux enfants en disant : *Regarde !* Les enfants excités cognaient contre la paroi de verre. Mais aucun bruit ne me parvenait. Dans le calme assourdi, je laissais mon regard vagabonder de tous côtés, le cœur léger. Un poisson immense me céda le passage en bougonnant d'un air sournois. Le paysage intérieur de l'aquarium était paisible et légèrement ennuyeux. En revanche, à l'extérieur, la foule venue à l'occasion de la Fête de la Famille grouillait. Une femme seule avec son enfant sur le dos dans une couverture nouée, une vieille mère à l'air découragé, qui regarderait la mer au loin les yeux

plissés, des sœurs jumelles, le nez aplati contre la paroi de verre, une femme au foyer déjà irritée, des amoureux s'accordant une tendresse factice, un homme les yeux rivés sur sa montre, un gamin giflé par ses parents, une famille au sourire figé devant un appareil photo, un enfant en pleurs la bouche grand ouverte, et un ballon de baudruche voletant au dessus des gens, comme un point d'interrogation. J'aperçus au loin un visage familier. Le visage d'un homme qui devait avoir dans les cinquante-cinq ans. Seul au milieu de la foule, il regardait vers moi. Ce visage ne m'était pas inconnu. Qui était-ce ? Mais qui était-ce donc ? Je nageais lentement vers lui. Son visage se révélait à moi de plus en plus distinctement. Lorsque j'arrivais enfin devant cet homme d'âge moyen, ma respiration en fut coupée. C'était mon père. Mon père, mon père, disparu il y a longtemps, alors que nous étions dans un parc d'attractions. Je le reconnaissais. Nous avions exactement la même tête. Il avait certes un peu grossi et ses cheveux grisonnaient, mais sans aucun doute, il s'agissait de mon père. Je repris une respiration régulière et je m'approchais, tout près. Entre lui et moi, seule une paroi de verre nous séparait. L'envie de sortir et de me précipiter était forte, mais je craignais de le louper entre-temps. Du poing, je frappais à la vitre. Je voulais lui annoncer que j'étais là, face à lui. Il paraissait ne pas me reconnaître. Je frappais à nouveau contre la paroi. Des bulles d'air s'échappaient de mon poing serré. Il regardait partout ailleurs, sauf vers moi. Soudain, je réalisais qu'il était impossible qu'il reconnût son fils dans une combinaison, avec des lunettes de plongée. Il était exclu de les retirer. Sans lunettes, je ne pourrais ni le voir ni le suivre. Je frappais plus fort contre le verre. Dans l'eau, mon geste était lent et lourd comme une bande magnétique distendue. Mon père tourna alors la tête vers moi. Nos regards se croisèrent. L'air à la fois surpris et distrait, il se tenait immobile. Il semblait

me reconnaître...moi. Je restais calme, sans réaction, prêt à suivre sa volonté. S'il rougissait et partait sur le champ, il me serait impossible d'agir. Impatient et anxieux, j'attendais sa réaction. Avec un léger contretemps, il m'adressa un sourire suivi d'un signe discret de la main. Mon père... mon père me souriait. J'étais ému au point que je faillis expulser l'embouchure des bouteilles à oxygène, tenu fermement entre mes lèvres. Mon père ne m'avait pas oublié. Le sourire de mon père prouvait amplement qu'il ne m'avait pas oublié. J'étais convaincu qu'il m'offrait là un joli cadeau. Mon papa, mon papa est venu me voir. Il est venu me dire bonjour, me saluer affectueusement. Il a peut-être tardé parce qu'il s'entraînait à sourire ainsi ? En regardant mon père au sourire aussi généreux, j'étais prêt à gouverner n'importe quoi, même s'il avouait avoir été violé par un extraterrestre.

Mais, son attitude me surprenait. Il ne cessait de rire, comme un enfant. D'un petit geste de la main, il nous saluait indistinctement les tortues et moi. Puis, il détourna son regard vers un autre point, derrière moi et prit un air émerveillé. Je pensais qu'il avait vu un requin. Je le fixai intensément. Il se déplaçait d'un pas décidé, passant d'un poisson à l'autre. L'air furieux, je cognai à grands coups contre la paroi. Les visiteurs ahuris ne me lâchaient pas du regard. Puis il se retourna, m'offrant sa nuque, comme s'il m'ignorait. Il s'éloigna à grands pas. La place qu'il occupait fut aussitôt envahie. Je donnai de grands coups de palmes pour suivre mon père marchant rapidement parmi la foule. L'idée que je pourrais le perdre me suffoquait. Tout en le suivant, je continuai de frapper contre les murs de verre. Mais il filait droit, occupé à la seule chose qu'il savait faire, disparaître sous mes yeux. Au fur et à mesure, il rapetissa et finit par être absorbé par la foule. Je pleurais à

chaudes larmes. En un clin d'œil, l'intérieur des lunettes de plongée fut embué. Je me contorsionnai dans l'eau pour ne pas rater mon père. Mon père. Mais il avait déjà disparu, me laissant en pleurs dans l'aquarium, les lèvres crispées sur l'embouchure des bouteilles.

Dès que je parvins à la surface, je me débarrassai de mes lunettes. J'entendais le bruit de ma respiration précipitée, qui n'était due ni au fait de parler ni au fait de pleurer. Comme un enfant qui apprend à siffler, un bruit de casserole au son criard afflua à ma gorge. Mon corps devint instable. Pour retrouver mon sang-froid j'enfonçai la tête sous l'eau. Sur le dos, le visage comme un masque flottant à la surface de l'eau. Je restais ainsi les yeux fermés un long moment. Venu d'on ne sait où, un bruit bizarre se fit entendre. J'ouvris aussitôt les yeux. Les poissons de l'aquarium ouvraient et fermaient leur bouche en chœur *papa, papa, papa, papa...* Les « papas » échappés de la bouche des poissons se transformaient en milliers de bulles d'air bouillonnantes. Je me hissais soudainement. Goutte à goutte, ces bulles d'air ruisserèrent de mon visage.

Je me débarrassai de ma tenue de plongée et m'effondrai au sol. Je pleurai. Un long et grand sanglot résonna dans tout l'aquarium. Je me couvris le visage avec la tenue de plongée. Des deux mains je plaquai cette tenue autant qu'il était possible. Elle adhéra entièrement à mon visage. Je ne contrôlai plus ma respiration et les larmes me suffoquaient. Entrant et sortant de ma bouche, la tenue de plongée criait : « *papa, papa...* ». Comme un poisson à terre, j'ouvrai et fermai sans cesse la bouche. Un long moment après que j'eus cessé de pleurer, dans le calme revenu j'entendis subrepticement les flots clapoter à la surface de l'aquarium. Assis, la tête ailleurs, je tendis l'oreille. L'idée que c'en était trop me submergea.





## GLOSSAIRE

Eomuk : Pâté de poissons cuits à l'étuvée

Jajangmyeon : Plat de nouilles chinoises à la sauce de soja noir, servies avec du porc et des légumes.

Jjimjilbang : Bains publics coréens, avec sauna sec et massages.

Juk : Bouillie de riz

Gimbap : Riz, légumes et viande roulés dans une feuille d'algue, puis découpé en rondelles.

Makkeolli : Alcool de riz fermenté

Mandou : Ravioli à la viande ou aux légumes

Ramyeon : Nouilles instantanées coréennes en sachet

Soju : Alcool de patate douce

Sundae : Boudin noir farci de nouilles et de légumes

Teokpokki : petites quenelles de riz à la sauce pimentée

Won : monnaie sud-coréenne, (10 000 wons valant 7 euros)



Chez le même éditeur

KIM Jung-hyuk

La bibliothèque des instruments de musique

*- À paraître -*

KIM AË-RAN

Ma vie dans la supérette

KIM JUNG-HYUK

Bus errant

EUN HEE-KYUNG

L'héritage

YI IN-SEONG

Sept méandres pour une île



L'ouvrage a été imprimé par l'Imprimerie  
Horizon à Gemenos-13.

N° d'impression : 1208-020

ISBN : 978-36727-000-5

Dépôt Légal : Octobre 2012

Imprimé en France

Diffusion-Distribution  
Le Seuil-Volumen

